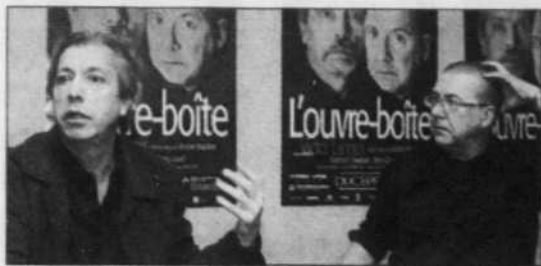


THÉÂTRE

Rapports de force
Page E 3



DANSE

Hommage à Jean-Pierre
Perreault
Page E 10 à E 15

LE DEVOIR



CABIER
E

CULTURE

Chanter Noël

MUSIQUE CLASSIQUE

FRANÇOIS TOUSIGNANT

Cela a commencé il y a un peu plus de deux mille ans. Les anges, dans les campagnes de Bethléem, ont entonné la première musique de Noël pour annoncer la Bonne Nouvelle aux bergers. Futile, les anges. Cela implique donc qu'il y a une chose primordiale et originelle dans ce genre de répertoire vocal — on oublie pour l'instant l'instrumental. Il est d'abord fait non pas pour être entendu, mais pour être chanté par tous.

D'abord par les congrégations religieuses et les fidèles qui s'assemblent pour l'occasion. On chante en l'église *Venez divin Messie, Adeste Fideles*, ce qu'on appelle des cantiques. Les compositeurs écrivent des messes, des oratorios pour l'occasion afin d'orne majestueusement la cérémonie. Ensuite par tous, enfants en tête, de manière plus laïque. C'est le cas des *Mon beau sapin, Ça, bergers, La Légende de saint Nicolas...* la liste est longue. Cette tradition se poursuit encore aujourd'hui, principalement en Allemagne et dans les pays anglo-saxons. Les *Christmas carols* sont chantés lors de processions, de promenades de maison en maison, de réunions familiales ou amicales.

Naturellement, il y a toujours quelqu'un qui possède de une voix exceptionnelle; alors, on lui écrira une mélodie spéciale. Le *Minuit, chrétiens*, d'Adam, en est le plus célèbre exemple, qui souligne vraiment le début du vedettariat dans ce monde qui voudrait célébrer une Nativité plus que simple. Comme aujourd'hui on ne chante guère que lors de séances de karaoké, le disque a pris la relève. Chaque année les mêmes questions se posent: quel disque de Noël ressortir, quelle nouvelle acquisition doit-on faire pour meubler sonorement le décor réchauffé par les lumières de l'arbre?

Le pire...

Il est des disques qui restent toujours très beaux et émouvants. C'est que la musique y retrouve son sens. Généralement, ce sont des disques tout simples. Une chorale d'enfants (les Petits Chanteurs de Vienne comme ceux du Mont-Royal ont ici la cote) ou d'adultes donne toujours l'impression de réunion. A condition cependant que, musicalement, on ne travestisse pas trop la musique. Les airs de Noël sont presque tous «faciles» pour être bien mémorisés par le plus grand nombre de personnes, qui pourront les reprendre selon leur guise. Arrive alors un premier problème, celui des harmonisateurs. On ne peut pas réinventer la roue, mais cette gent-là se fend en quatre pour tenter de le faire et, souvent, tout compliquer.

On écoute
alors la voix,
et la
musique
dégénère

Ce qui se voulait aussi humble que son sujet prend des aspects curieusement tordus. Chacun veut imposer «son» harmonisation de «sa» *Sainte Nuit*. Le phénomène s'amplifie avec le disque, car il faut bien créer la nouveauté pour vendre, à tout (tous aussi) prix. S'ensuit une autre manifestation: celle des orchestrateurs et des arrangeurs.

VOIR PAGE E 2: RÉPÉTITION CLASSIQUE

MUSIQUE POPULAIRE

SYLVAIN CORMIER

L'album de Noël. L'inévitable album de Noël. Cette année encore, c'est l'avalanche. Rien qu'en chanson grand public, la vitrine est pleine. Pierre Lalonde en a un, le duo d'humoristes Crampe en masse itou, la diva grand public Nathalie Choquette y a consacré ses tas d'octaves, Ginette Reno a traduit *for all Canadians* son *Grand Noël d'amour* double platine de l'an 2000, Marie-Michèle Desrosiers a réquisitionné ce qui reste du Chœur de l'Armée rouge et donné au Québec un deuxième album d'hymnes de saison en six ans. Car

Noël n'est pas seulement rentable. Noël est une rente.

Grelots et gros lot

Noël, faut-il le préciser, est un événement récurrent. Et, qui plus est, un événement récurrent de plus en plus étalé dans le temps. Dorénavant, c'est au lendemain de l'Halloween que ça démarre. Deux gros mois de grelots et de gros lot pour les détaillants de toute sorte, y compris les compagnies de disques. Mortes de rire, les compagnies de disques. Il n'y a pas meilleur retour sur investissement dans toute l'industrie: un album de Noël qui connaît du succès est comme la hotte du barbu,

toujours de retour et toujours plein. Voyez l'élegant *Noël* d'André Gagnon ou le très beau *Noël sans faim* de Patrick Norman, albums tous deux parus en 1992: on en écoute un bon lot chaque année. J'évoque ces disques-là à dessein: leur tabac a signalé le retour en force au Québec de l'album de Noël, genre très négligé dans les années 70 et 80, jugé quêtaine un peu beaucoup à cause de Lucien Hétu et son orgue à pitons, dont les si populaires albums saisonniers servaient de frisbee dans moult chaumières de chez nous.

VOIR PAGE E 2: RÉPÉTITION POPULAIRE

MUSIQUE ÉLECTRIQUE

DAVID CANTIN

Malheureusement, les albums de Noël peuvent souvent tourner au cauchemar. Il faut un certain courage pour endurer, à répétition, la mièvrerie indigeste des ballades sentimentales d'un Kenny G, ou encore la voix aussi atroce qu'insipide d'une Mariah Carey. Ces interprétations à l'eau de rose des classiques de Noël riment davantage avec la vente à la chaîne qu'avec une quelconque profondeur spirituelle. Il existe toutefois une solution de rechange à ces disques monotones et racoleurs. Quelques suggestions inhabituelles pour le temps des Fêtes.

La maison Netwerk (EMI) a réussi un grand coup avec *Maybe This Christmas*. Cette nouvelle compilation deviendra sans doute un incontournable dans le genre pour les fans de rock comme de folk de bon goût. Le projet rassemble un spectre assez large d'artistes et de

groupes qui ont compté pour plusieurs en 2002. On passe aussi du standard de Noël à des pièces originales s'inspirant de la tradition. Phantom Planet amorce les festivités avec une version plutôt amusante de *Winter Wonderland*. On tombe ensuite sur l'excellent Ron Sexsmith qui capte l'attention avec le dépouillement de *Maybe This Christmas*: un titre simple à la guitare où l'auteur-compositeur canadien sous-estime l'excellence dans ce qu'il fait de mieux. Une mélodie qui brasse sentiment religieux, amour et respect. Un art timide, à l'image de ce «singer-songwriter» habité. Sur *Have Yourself A Merry Little Christmas*, Chris Martin de Coldplay «croone» tel un Bing Crosby et enchante au passage sur cette version remarquable. On retrouve aussi Sense Field, qui contribue avec un *Happy Christmas (War Is Over)*, le standard de John Lennon,

VOIR PAGE E 2: RÉPÉTITION ÉLECTRIQUE

à répétition...
à répétition...
à répétition...
à répétition...
à répétition...
à répétition...
à répétition...

à répétition...

Culture

RÉPÉTITION POPULAIRE

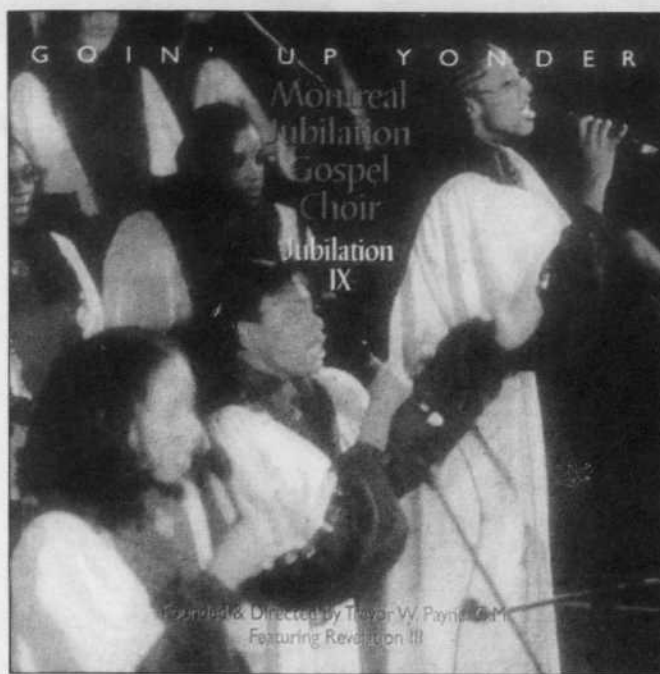
SUITE DE LA PAGE E 1

Pratique, l'album de Noël en chanson populaire n'oblige l'artiste et son producteur qu'à se poser la seule question de la manière. Le répertoire est là, prêt à chanter. Voyez le cher Pierre Lalonde: une fois la décision prise de tout faire en jazzy cocktail lounge, à la Sinatra mais en français dans le texte, c'était dans la poche. Y avait qu'à se pencher et ramasser *L'Enfant au tambour*. Marie-Michèle Desrosiers s'étant déjà servi dinde, canneberges et autres *Petit papa Noël* en 1996, il a fallu rafraîchir la table, d'où l'exhumation d'oubliées (notamment *Tous nos enfants te prient*, texte de Quentin Lamotta sur la musique de *Jeux interdits*), l'inclusion hors saison mais bienvenue d'un fameux extrait de *La Mélodie du bonheur* (*My Favorite Things*) et l'adjonction opportune du Chœur de l'Armée rouge. Le collègue François Tousignant signale au passage que l'armée n'étant plus rouge depuis l'éclatement de l'Union soviétique, la chorale ici mise à contribution n'est plus qu'un fac-similé touristique du célèbre chœur d'antan. Je trouve ça plutôt joli quand même, ces timbres graves.

Le *First Noel* de Ginette Reno, splendide album s'il en est, a ceci de curieux qu'on n'y retrouve pas ce qu'il y avait de meilleur sur *Un grand Noël d'amour*, à savoir le gospel *Glory, alleluia* et l'immense *Minuit, chrétiens!* Les anglos y découvriront tout de même *An Angel From Above* et *When Christmas Comes Around*, adaptations de chansons originales en français signées Lambert. Pour le gospel, on s'en remettra tout naturellement au Montreal Jubilation Gospel Choir, dont le nouveau disque *Goin' Up Yonder - Jubilation IX*, sans être à proprement parler un

album de Noël, fera tout le bien qu'il faut à l'âme (*O Happy Day* réchauffe les intérieurs mieux qu'un p'tit blanc). Et pour élargir le répertoire parfois un brin prévisible des albums de Noël, le coffret de quatre disques intitulé *Les 100 plus beaux Noëls d'antan* que propose utilement l'étiquette XXI de Michel Laverdière renferme des trésors: mentionnons seulement *Dis-moi, petit Noël* par Claire Gagnier, *C'est Noël dans mon village* par Alys Robi, *Père Noël s'en vient* par les Frères Flamingo et *Le Bas de Noël* par La Bolduc. Être interprète, c'est là-dedans que je pigerais.

Mais l'auditeur que je suis n'augmentera cette année que d'un seul album le petit lot des disques de Noël à ressortir chaque année. Au *Happy Xmas (War Is Over)* de John Lennon et Yoko Ono, au poignant *Silent Night* de Simon & Garfunkel, au craquant bootleg réunissant les sept *flexidiscs* de bons vœux envoyés par les Beatles aux membres de leur fanclub, au formidable *Christmas Album* d'Elvis Presley (*Santa Claus Is Back In Town*, quel blues cochon!), aux guitares de Noël des Ventures, aux bouquets d'harmonies vocales de Noël des Beach Boys, au fabuleux et incomparable *A Christmas Gift To You* de Phil Spector et ses *girl groups* s'ajoutera désormais *Christmas With The Rat Pack*, compilation des plus roublardes versions imaginables de refrains saisonniers, telles que chantées ensembles ou séparément par les chers imbibés Dean Martin, Frank Sinatra et Sammy Davis Jr. *I've Got My Love To Keep Me Warm*, roucoule Dean, verre à la main. *It's A Marshmallow World*, entonne Dean et Frank. Et ainsi de suite. Du bonbon. Avec du whisky dedans. Noyeux Joël.



Pratique, l'album de Noël en chanson populaire n'oblige l'artiste et son producteur qu'à se poser la seule question de la manière. Le répertoire est là, prêt à chanter.



Les 100 plus beaux Noëls d'antan que propose utilement l'étiquette XXI de Michel Laverdière renferme des trésors

RÉPÉTITION ÉLECTRIQUE

SUITE DE LA PAGE E 1

de bon goût, tout comme Ben Fold avec un hilarant *Bizarre Christmas Incident*.

Agreable et déroutant

Quoi d'autre sur cette collection de pièces étonnantes et accessibles? Le punk mélodique de Jimmy Eat World resplendit sur *12/23/95*. Tout un contraste, par contre, avec le *Rudolph The Red-Nose Reindeer* de l'habile Jack Johnson. Il y a aussi les Canadiens Sarah McLachlan et Barrenaked Ladies, de même que Neil Finn avec la très beatlesque *Sweet Secret Peace*. Pas facile, toutefois, de terminer avec le créneau nouveau-celtique de Loreena McKennitt. On accorde, en revanche, une mention toute spéciale au surdoué Connor Oberst de Bright Eyes pour le country-pop *Blue Christmas*, à la manière d'Elvis. Ce jeunot de 22 ans a déjà fait énormément de chemin dans la lignée des plus grands, tels Bob Dylan, Neil Young ou Bruce Springsteen. Sur le site de l'étiquette indépendante Saddle Creek, on peut même se procurer le plus exhaustif *A Christmas Album*, qui contient des versions de *Little Drummer Boy*, *Silent Night* et *The First Noel* par Oberst s'entourant d'une bonne dizaine de complices. Ambitieux et convaincant.

Autre nouveauté, *Seasonal Greetings - A Compilation of 13 Christmas And Winter Songs* sur Mobile surprend grâce à l'apport de plusieurs noms de la scène électronique et folk indépendante. Future 3, Mum ou Opiate s'inspirent des mélodies délicates de Noël pour créer des ambiances très personnelles. Herrmann & Kleine enivre avec un merveilleux *Catch A Snowflake*, alors que Badly Drawn Boy rend hommage au génie de Phil Spector. La délicate pochette en carton surprend grâce au design de Julian House, également responsable du travail graphique sur certains albums de Stereolab ou Broadcast. Cette compilation comprend aussi un livret où l'on reproduit la magnifique *Auggie Wren's Christmas Story* de Paul Auster, que le *New York Times* avait publié, en 1990, le jour de Noël. Sans vraiment se situer dans les normes du disque des Fêtes,

on découvre sur cet album l'esprit comme la turbulence de la saison hivernale. Comme l'enseignante Auggie Wren lui-même: «You'll never get it if you don't slow down.» Un cadeau original à offrir.

Pour ceux qui apprécient davantage les guitares, le surf-rock de Los Strait Jackets étonne sur *The Season For* (Yep Rock Records). Le quatuor revisite les classiques de Noël avec humour et légèreté. On devine que plusieurs n'ont jamais entendu *Jingle Bell Rock*, *Let It Snow*, *Frosty The Snowman* ou encore *Little Drummer Boy* sur un ton pareil. Une expérience aussi agreable que déroutante, mais surtout du plaisir assuré pour toute la famille. Dans un élan plus fougueux, l'énergique duo The White Stripes vient de sortir un vinyle blanc 7 pouces intitulé *Candy Cane Children (V2)* ou *The Reading Of The Story Of The Magi* et *The Singing Of Silent Night* devraient surprendre l'amatour le plus passionné. Une petite trouvaille qui deviendra bientôt un objet de collection. Côté punk québécois, il est

toujours bon de revenir aux trois volumes de la série *Noël dans la rue* (Kafka/Les Disques M.P.V.), qui met en vedette les Groovy Aardvark, Redcore, Raid ou même La Cage de Bruits. Lourd et plutôt musclé comme programme.

Si on retourne quelques années en arrière, on se souviendra que Low avait offert un superbe *Christmas* (Chairs Kickers/Union-Kranksy) qui marque toujours grâce à sa finesse mélancolique. Ce mini-album de Noël, paru en 1999, renvoie au «slowcore» grave et enchanteur du trio de Duluth. Une vraie tension spirituelle émane de ces huit morceaux où la voix magique de Mimi Parker atteint des sommets de beauté. La foi traverse cet enregistrement: de la pop artisanale de *Just Like Christmas* au ton plus grave de *Taking Down The Tree*. Sur *Long Way Around The Sea*, Alan Sparhawk chante: «Her for us / A humble birth / The son of God / Descends to Earth.» Inutile de dire que ces mormons traduisent une forme de recueillement que l'on retrouve sur très peu d'albums de Noël populaires. Une source d'inspiration intarissable. Que de joie et de ferveur en cette fin d'année.

RÉPÉTITION CLASSIQUE

SUITE DE LA PAGE E 1

Là, Noël peut devenir un cirque. Qui se combine presque toujours avec le culte de la vedette, l'attention se portant sur le soliste plutôt que sur la musique. Certains aiment bien entendre Leontyne Price (avec l'OSM, qui a donc lui aussi «son» disque de Noël) ou Joan Sutherland dans leur album de Noël, ou des combinaisons marchandes comme Domingo-Aznavor et l'Orchestre de Vienne. On écoute alors la voix, et la musique dégénère. C'est le cas, par exemple, du récent disque de Noël de Gino Quilico, sur lequel alternent arrangements techo et classiques en passant par le jazz, le solo avec piano ou orgue et l'inévitable duo avec une enfant, sorte de pot-pourri qui se voudrait à la mode, à toutes les modes, pour ratisser le plus de types de publics possibles. Noël, dans ces disques-là, c'est secondaire, comme sa musique.

... et le meilleur

Pourtant, il existe de petits disques merveilleux qui illustrent ce répertoire et qui, sans trafiquer les mélodies, les font plutôt revivre, donc qui immanquablement émeuvent. Je pense ici à ce disque de Joséé Novembre, *Noël des temps anciens* (étiquette Interdisc), aux magnifiques enregistrements de noëls méditerranéens de la Strada, *Nadal*, et celui du groupe Anonymus (Analekta fleur de lys), le *Huron Carol* du chœur de chambre Phoenix (Skylark) et les arrangements instrumentaux proposés par l'ancien quatuor Morency (Disques Morency, difficiles à trouver, mais qui valent le coup). Il y a des menus variés de haute qualité. L'enregistrement du chœur Chanticleer (Teldec) et *Creator Of The Stars* par Pomerium (Archiv) sont indispensables. Curieusement, c'est encore le coffret édité par Sélection du Reader's Digest (distribué par Analekta) qui risque de satisfaire tous les appétits dans ce type de répertoire, s'abreuvant honnêtement à toutes les sources.

Il reste des classiques de Noël.

On pense tous au *Messie* (Haendel) que la tradition nous impose. Mais il y a davantage. Variez votre menu avec des *Messes* de Charpentier; il en existe bien des versions et vous pouvez naviguer selon votre goût d'interprète. Il y a aussi l'incontournable et plus rare *Oratorio de Noël*, de Bach. Ici, la version de Marc Minkovski s'impose largement (harmonia mundi). Pour ceux qui sont plus amateurs de XX^e siècle, il y a la *Cantate de Noël*, d'Arthur Honegger, qui use de bien des thèmes populaires (avec parfois un peu de pédanterie cependant).

Pour continuer dans le baroque, la Christmas Collection, de l'Academy of Ancient Music dirigée par Paul Goodwin, vous ouvre les portes vers des œuvres de Noël de Schütz et de Gabrieli; on y fait alterner des musiques vocales et instrumentales avec le plus grand bonheur (harmonia mundi). La maison Channel Classics n'est pas en reste avec *Angels & Shepherds*, une collection de noëls du XVII^e siècle par la Netherlands Bach Society.

Il y a aussi beaucoup de musique d'orgue et pour quintette de cuivres. Là aussi il peut y avoir dénaturation du sacré comme du profane. À éviter, donc, les produits du Canadian Brass, mais nous soulignons, dans le même genre «swingant», le disque du Hannaford Street Silver Band avec le Chœur Amadeus (Les Disques SRC) — plaisirs assurés en tous genres.

Cela étant, Noël, c'est encore très souvent une affaire de famille. Dans la famille musicale ici proposée, on ne saurait oublier les enfants. Les Disques Radio-Canada ont déjà sur le marché un disque qui s'appelle *L'Orchestre à contes*. Il s'agit de deux contes de Noël, un de Claire Dé, l'autre de Louis-Georges Carrier, narrés par Louise Dusseault sur des musiques de Gilles Bellemare et Léon Bernier. Cela permet de faire sortir les enfants du mercantilisme et leur donne l'occasion de créer leurs propres souvenirs. Noël, c'est toujours l'occasion d'offrir, mais aussi de se rappeler l'enfant en nous, n'est-ce pas?

Faites de UN à plusieurs cadeaux
Avec UNE Série libre du Trident

- Un livret de 6 laissez-passer pour assister aux spectacles de votre choix
- Une économie de plus de 40 \$ sur le prix courant
- 2 des 6 laissez-passer échangeables contre des billets de l'OSQ

janvier-février	Le Colonel et les oiseaux DE HRISTO BOYTCHEV
mars	Maria Tudor DE VICTOR HUGO
avril-mai	Le Malade IMAGINAIRE DE MOLIÈRE

www.lettrident.com

Billetterie : (418) 643-8131

le Théâtre du Trident

LE THÉÂTRE DE LA CAPITALE NATIONALE

Culture

THÉÂTRE



Normand Chouinard et Rémi Girard: presque chaque fois que les deux comédiens sont réunis, il en résulte un événement théâtral en bonne et due forme.

Rapport de force

Normand Chouinard et Rémi Girard réunis de nouveau dans l'aventure rocambolesque de L'Ouvre-boîte

SOPHIE POULIOT

Il est 9h, mercredi matin. Rémi Girard et Normand Chouinard ont prévu deux avant-midi pour faire un blitz d'entrevues promotionnelles pour la pièce *L'Ouvre-boîte*, présentée au théâtre Jean-Duceppe dès le 18 décembre et mise en scène par Martine Beaulne. Leur horaire est chargé. Et on se les arrachera. Presque chaque fois que les deux comédiens sont réunis, il en résulte un événement théâtral en bonne et due forme. Pensons simplement à leur *Don Quichotte*. Leur sens du comique est quasi légendaire, de même que leur complicité, vieille de plus de 40 ans. Un duo bouffon qui fait courir les foules. La particularité de cette production? Les deux comédiens tireront au sort chaque soir avant le début du spectacle afin de savoir qui campera quel personnage. Chacun d'eux a donc appris et répété les deux rôles. «On n'arrivait tout simplement pas à choisir», diront-ils. À l'aube de cette première matinée d'entrevues, ils apparaissent plutôt sérieux. Très professionnels. On parlera politique, théâtre... et petit pois.

«On ne voulait pas innover, on

se fout de savoir si cela a été fait avant ou non. On voulait simplement se faire plaisir. Et ce n'est pas une gamine, comme on nous l'a dit hier à Radio-Canada, visant à vendre plus de billets, car puisqu'on tire notre rôle au sort le soir-même, ça n'incite pas les gens à acheter deux paires de billets», lance Rémi Girard. D'accord, le sujet est clos. Ajoutons simplement que d'avoir étudié les deux rôles leur procure une connaissance plus approfondie de la pièce. Ce texte de Victor Lanoux, dont le titre original est *Le Tourniquet*, a déjà été joué au TNM en 1976 par Yvon Deschamps et Jean-Louis Roux — ce dernier avait alors adapté le texte de Lanoux à la québécoise, version qui n'a pas été retenue pour la présente production. Le spectacle s'ouvre sur un prologue annonçant que le financement de la pièce est assuré par une compagnie de pois en conserve et que le montant du subsidé augmentera chaque fois qu'ils prononceront le nom de cette compagnie au cours du spectacle. Le ton est donné. Ce sera drôle et critique.

«On peut qualifier la pièce de comédie philosophique, car l'auteur fournit certaines données quant à la sociologie, aux rap-

ports qui existent entre les êtres humains», précise Rémi Girard. Le sujet abordé par *L'Ouvre-boîte*: le partage des richesses entre les forts et les autres. Deux individus seulement ont survécu à une catastrophe planétaire. Un intellectuel et un homme plutôt simple, un peu naïf. Bref, l'auditoire est clairement en présence d'un dominé et d'un dominant. «Les huit scènes se succèdent, toutes construites sur le modèle clownesque avec un développement, un nœud et une façon de faire éclater le rapport de force. Et dans ce genre de situations extrêmes, tous les retournements sont possibles», explique Normand Chouinard. Pour se nourrir, il ne reste à ces quidams qu'une boîte de biscuits que le penseur refuse de partager et des pois en conserve pour lesquels aucun d'entre eux ne dispose d'un ouvre-boîte. Arriveront-ils à se sortir de ce guépier et si oui, comment? Individualisme, égoïsme et tensions seront au menu, mais le tout sera servi avec humour.

L'humour mène à tout

«Je suis persuadé que pour rire il faut réfléchir, ne serait-ce qu'un instant. Il faut prendre le temps de capturer l'ironie, de faire un parallèle entre la situation qu'on nous présente et celles que nous connaissons pour trouver la première drôle», affirme Rémi Girard. Le rire et la comédie demanderaient donc un certain degré d'analyse, ce que la tragédie, selon le comédien, ne requiert pas nécessairement: «Quand un drame émeut, on demeure dans le registre de l'émotion, de l'instinct.» Qui a dit que le rire était la voie facile, que comédie rime avec succès populaire et insipidité?

«La culture populaire, il ne faut pas la mépriser, mais l'enrichir. Au Conservatoire de théâtre, j'avais plusieurs élèves — sortant des cégeps notamment — qui n'avaient pas beaucoup de culture. Ils connaissaient très peu d'auteurs ou même de politiciens. Certains avaient de la difficulté à identifier les premiers ministres du Québec, de l'Ontario et du Canada. Il faut donc enrichir la culture des gens, mais on ne peut

pas que donner le médicament, il faut donner à manger aussi. Le médicament seul, c'est trop dur», affirme Normand Chouinard. Et son comparse d'ajouter que le public fait lui-même ses choix. En effet, on a beau déployer toute l'artillerie lourde de la comédie populaire, certaines attaques bien financées échouent. Est-il besoin de citer l'exemple de l'heure — au cinéma — de ce phénomène rassurant?

Or, le public ne sait pas que rejeter les navets, il sait aussi parfois apprécier les productions de qualité qu'on ose à peine lui proposer tant on le sous-estime. Ce fut le cas, raconte Chouinard, d'*En attendant Godot*, présenté au TNM en 1992. Le conseil d'administration hésitait beaucoup à mettre cette pièce au programme et, quand il a enfin cédé au directeur Olivier Reichenbach, il a insisté pour que les quatre autres pièces de la saison soient plus accessibles, donc plus rentables. Or, Girard et Chouinard ont fait un tabac. Ils sont même allés en tournée avec cette pièce. Pas si fou que ça, le public.

Ce public appréciera-t-il *L'Ouvre-boîte*? Chose certaine, il ne tiendra qu'à lui de saisir cette occasion de réfléchir à la façon dont on gère, à l'échelle nationale et internationale, le partage des richesses. Aura-t-il, à la suite de cette réflexion, envie d'un réel débat de société sur les rôles de l'État et de l'individu? Qui vivra verra. Dans un tout autre ordre d'idée, peut-être le public essaiera-t-il aussi d'imaginer comment chacun des comédiens aurait joué le rôle qu'il n'interprète pas ce soir-là. Et comme ceux-ci sont déterminés le soir même, il faudra peut-être s'y reprendre à plusieurs reprises si l'on veut en avoir le cœur net. Sinon, il faudra se contenter de ce que le hasard aura décidé... ainsi que de l'humour à teneur sociologique de Lanoux.

L'OUVRE-BOÎTE

De Victor Lanoux
Au théâtre Jean-Duceppe
du 18 au 21 décembre,
puis du 7 janvier au 8 février.

Cadeau de fin d'année

La neuvième mouture des Contes urbains offre des portraits (et des conteurs!) intéressants

CONTES URBAINS

De Marie-Eve Gagnon, Louis Champagne, François Létourneau, Bernard Grondin, Anne-Marie Olivier et Yvan Bienvenue. Mise en conte: Yvan Bienvenue. Éclairages: Matthieu Gourde. Musique: François Beausoleil. Avec André Ouellette, Louis Champagne, Steve Laplante, Bernard Grondin, Nadine Meloche, Martin Laroche et Joël Marin. Présenté par le Théâtre Urbain Orbi à La Licorne jusqu'au 21 décembre.

SOPHIE POULIOT

D'entrée de jeu, lorsqu'il fait connaissance avec le premier personnage venu raconter son histoire sur scène, un certain Mario récemment élu premier ministre, un être aussi névrosé que frustré et vide, le spectateur sait qu'il n'est pas venu pour rien. Si certains des récits présentés dans le cadre de cette neuvième édition des *Contes urbains* sont invraisemblables et d'autres un peu simples, on retrouve tout de même quelques portraits humains intéressants et quelques conteurs qui savent rendre n'importe quoi intéressant.

C'est le cas de Louis Champagne. Le conte qu'il a écrit, *La Dinde*, n'a en soi rien d'original, de surprenant, pas plus qu'il n'est particulièrement bien écrit. Pourtant, Champagne saura conquérir le public et lui vendre cette histoire d'un homme qui, pendant 19 ans, trompe son épouse avec un autre homme. A quoi bon boudier son plaisir? Le bougre est drôle et l'écouter tracer le portrait d'une petite famille de Limoilou est un plaisir indéniable.

Le conte de Marie-Eve Gagnon, créatrice de ce troublant Mario mentionné plus haut, est beaucoup moins inoffensif. On connaissait déjà la fibre dénonciatrice de cette jeune auteure qui a signé, l'an dernier, la pièce féministe *La Bibliothèque de Constance*. Dans le cas de *Capitaine de droite et souffrant*, le spectateur ne saura pourtant pas sur quel pied danser. D'abord, la jessuse de certaines lignes telles «J'ai pris des idées à gauche et à droite, surtout à droite», fait sourire, mais la ressemblance existant entre le personnage et le véritable aspirant dirigeant qui

défraie la chronique peut mettre mal à l'aise, surtout que l'auteure se révèle sans pitié. Elle fait de son personnage un être hypocrite, superficiel, retors, qui ne brigait le poste de premier ministre que pour prouver à son père qu'il est meilleur que lui et montrer au monde entier jusqu'où peut aller un «fils à papa» méprisé de tous. Troublant. Mais le spectateur n'est pas au bout de ses peines.

Lorsque Joël Marin, dans le conte d'Yvan Bienvenue *Minuit crottin* — titre évocateur s'il en est, attribué à un conte malgré tout bien sympathique —, veut parler d'un rire maniaque, il le compare d'abord à ceux que l'on retrouve souvent dans les dessins animés, puis à celui «d'un libéral qui fait élire une petite grosse roussie sur le Plateau». Que doit-on penser de ce genre d'attaque?

La soirée est une occasion de se laisser raconter, par des acteurs doués et sympathiques, des histoires qui font bien rigoler

Quant aux autres contes, si *Un vrai cadeau*, d'Anne-Marie Olivier, n'a d'autre mérite que de présenter des individus défavorisés sous un jour heureux (ce qui est plutôt rare) et que *Mélanie* d'Yvan Bienvenue est une des histoires les plus farfelues et sensationnalistes qu'il ait jamais écrites — un chauffeur de Nez rouge raconte à son passager comment il a tué sa mère en lui faisant

l'amour —, *Minigolf*, de François Létourneau, est un excellent conte, brillamment interprété par Steve Laplante. Un employé de bureau comme il y en a tant d'autres doit choisir un cadeau pour sa collègue avec qui il se prépare à fêter le réveillon. L'homme, d'une platitude crasse, s'estime tantôt audacieux, tantôt très fûté, dans le choix de son cadeau. Or, une surprise l'attend à son arrivée chez la dame. Le portrait qu'écrivent de concert Létourneau et Laplante de cet individu plat sait éviter la caricature et fait mouche.

Bien entendu, d'auteurs ne pardonneront pas la faiblesse de certains textes, la facilité de plusieurs blagues et les sons saugrenus fournis par le musicien Pascal Beausoleil. D'autres apprécieront la soirée pour ce qu'elle est: une occasion de se laisser raconter, par des acteurs doués et sympathiques, des histoires qui font bien rigoler. N'est-ce pas la période de l'année où l'on peut s'offrir ce genre de cadeau?



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Pour se nourrir, il ne reste aux personnages de la pièce qu'une boîte de biscuits que le penseur refuse de partager et des pois en conserve pour lesquels aucun d'entre eux ne dispose d'un ouvre-boîte.

Théâtre Denise-Pelletier
4353 rue Sainte-Catherine

abel & bela

de Robert Pinget

du 3 au 21 décembre 2002
à la Salle Fred-Barry à 19h30

avec:
Denis Gravereaux
Gaétan Nadeau

et
David Perreault Ninacs : lumières
Sophie Pardo : costumes
Claude Chabot : dispositif scénique
Pierre Plante : bande-son

Jean-Marie Papapietro : mise en scène

une production du
Théâtre de Fortune

Québec 514 253-8974

TEXTE ET MISE EN SCÈNE: Jean-François CASABONNE JEU ET COLLABORATION À LA MISE EN SCÈNE: Rock AUBERT Annick BERGERON
Jean-François CASABONNE LUMIÈRE: André RIOUX ESPACE ET COSTUMES: Mérédith Caron
CONCEPTION SONORE: Larsen Lupin DIRECTEUR DE PRODUCTION ET TECHNIQUE: Jean-François Landry
ASSISTANCE ET RÉGIE: Annick Asselin

la traversée
Oratoire pour voix humaines

du 3 au 21 décembre
À LA SALLE INTIME DU
THÉÂTRE PROSPERO
1371, Ontario Est → 20 h
Billetterie: (514) 526.6582
Admission: (514) 790.1245

Une production de Parole



centre pierre-péladeau
SALLE PIERRE-MERCURE



GE Capital 14 décembre, 20 h

D.D. Jackson

Piano, trio, brio

« ... Puissance et intensité...
une soirée grisante de grande musique... »

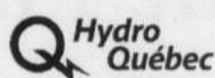
Jazz Report



Pour toute la famille !



« Bernard Primeau boit à la source
des grands... Jazz intemporel, plaisir,
swing et groove garanti... » *Jazz Swing Journal*



15 décembre, 13 h et 16 h 30

Joyeux Noël et bon jazz !

Bernard Primeau Montréal Jazz Ensemble

16 décembre, 20 h

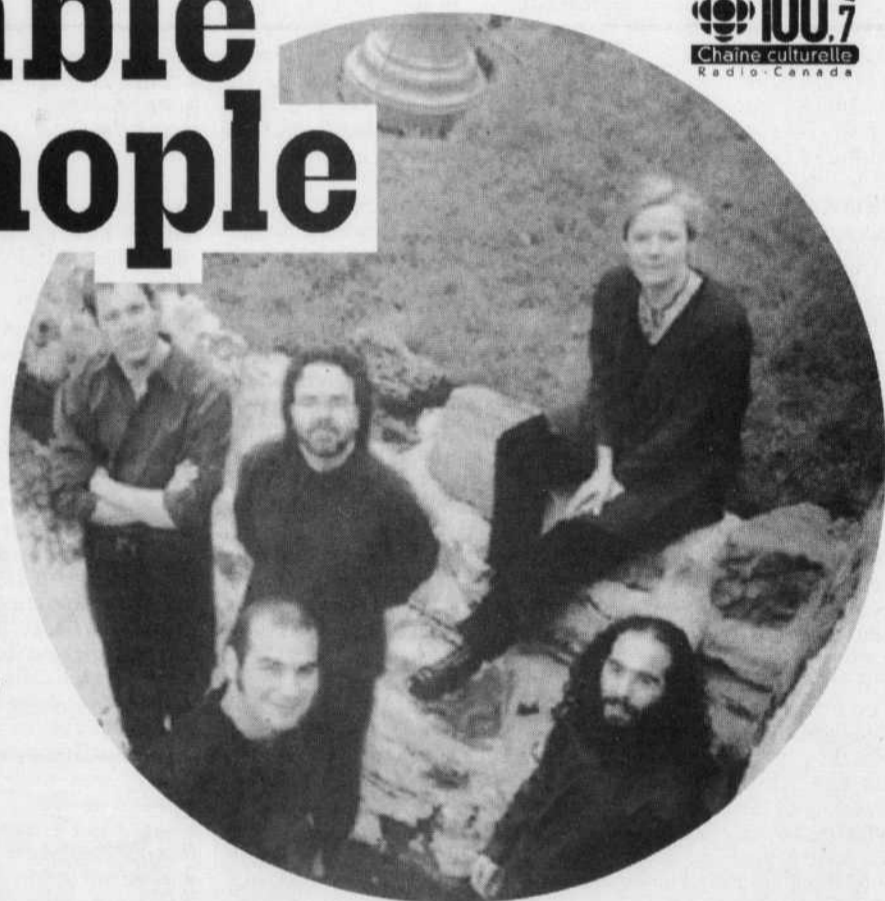
Ensemble Constantinople

et Anne Azéma

i Ay Santa Maria !
L'Étoile des mages

« Anne Azéma sait parfaitement comment amener les
spectateurs sous le charme de la poésie médiévale. »

Frankfurter Allgemeine Zeitung



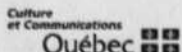
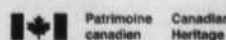
« Des exploits atteignant des sommets dans l'art
de l'acrobatie... un spectacle d'une opulence
inoubliable. » *The New York Times*

Nouveau Cirque de Shanghai

En équilibre sur l'impossible !

27 au 30 décembre

abonnement et billets : 514 987.6919 Admission : 514 790.1245
www.centrepierrepeladeau.com



LE DEVOIR

www.Top5arts.com

NOËL
Choix exceptionnel
de livres cadeaux

Olivieri
librairie • bistro

exCentris

HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

CINÉMA

Le monde du « dessous »

MAID IN MANHATTAN

Réalisation: Wayne Wang.
Scénario: Kevin Wade. Avec
Jennifer Lopez, Ralph Fiennes,
Natasha Richardson, Stanley
Tucci, Tyler Garcia Posey,
Frances Conroy, Bob Hoskins.
Image: Karl Walter Lindenlaub.
Musique: Alan Silvestri.

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

Le nom de Wayne Wang rime surtout avec les films qu'il a adaptés des romans new-yorkais de Paul Auster, dont *Smoke*. Mais il a aussi fait un récent essai (raté) du côté du film de la marge avec *The Center Of The World*. Naviguant auparavant entre le film dramatique (*The Joy Luck Club*) et des incursions exotiques (*Chinese Box*), on l'a vu couvrir un large spectre. *Maid In Manhattan* constitue pourtant sa véritable irruption dans le ventre hollywoodien, mais à sa manière, quand même. Comédie romantique que ce *Maid In Manhattan*, avec quelque chose de plus, un regard sur les milieux décrits, mais où les ficelles de la comédie romantique dépassent tout de même.

L'action se déroule à New York, à Manhattan mais aussi en partie dans le Bronx. Le projet initial, un peu calqué sur le conte de Cendrillon mais aussi sur *Pretty Woman*, devait se dérouler à Los Angeles et donner la vedette à Julia Roberts.

Au fil des ans, la star Jennifer Lopez a été sollicitée. Elle est une enfant du Bronx, née d'une famille pauvre, et elle a beaucoup contribué à nourrir le scénario de ses propres expériences passées. Elle a notamment voulu ancrer son personnage dans une réalité sociale, à travers des détails de la vie quotidienne, en sortant des limbes floues du conte. Wayne Wang lui a emboîté le pas dans cette vision du film.

Maid In Manhattan raconte



Maid In Manhattan oppose le monde du «dessous», celui du personnel des grands hôtels, à celui des riches clients, tantôt arrogants, tantôt indifférents, tantôt paternalistes.

l'histoire de Marisa, une belle jeune femme de chambre dans un grand hôtel de Manhattan, qui retourne le soir dans le Bronx et y élève son fils unique. Dans l'hôtel en question, à la faveur d'un quiproquo, se faisant passer pour une élégante cliente, elle sortira avec Christopher, un riche fils à papa, candidat sénateur (Ralph Fiennes), et se retrouvera otage d'une fausse identité.

C'est la rencontre entre deux univers qui est ici mise en scène, comme dans le *Gosford Park* de

Robert Altman, mais avec beaucoup moins de finesse. Le monde du «dessous», celui du personnel des grands hôtels, condamné au plus de transparence possible, apparaît ici, avec Marisa et ses amies que pas grand monde ne remarque, et est sans cesse confronté à celui des riches clients, tantôt arrogants, tantôt indifférents, tantôt paternalistes. Le décor est bien campé, les protagonistes bien dessinés, les répliques laissent percer un peu de la complexité des univers décrits. L'intrigue sentimentale naîtra

d'un malentendu doublé d'un coup de foudre. Il naîtra aussi par l'entremise de Ty (Tyler Garcia Posey), le brillant et attachant fils de Maria, qui conspire pour l'amour des deux adultes. C'est un joli film, parfaite *feel good story* du temps des Fêtes, qui jette un pont entre les classes sociales. Le point culminant de *Maid In Manhattan* sera bien évidemment la scène du bal où Marisa, vêtue comme une reine, fait perdre la tête à son prince. Jennifer Lopez est charmante, touchante, et dégage un vrai cha-

risme. Ralph Fiennes, acteur du *Patient anglais* et de *Schindler's List*, plus habitué aux rôles dramatiques, paraît moins à l'aise dans son rôle du dernier amant romantique, mais leur duo ne boite pas pour autant. Quant au jeune Tyler Garcia Posey, il est mignon et naturel comme tout.

Tout ça ne fait pas de ce *Maid In Manhattan* un grand film pour autant, mais c'est une production hollywoodienne plus qu'honnête dont Wayne Wang est parvenu à faire reculer (un peu) les limites du genre.

Transe agressive

NAQOYQATSI

Réalisation et scénario: Godfrey Reggio. Musique: Philip Glass.

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

Aux frontières du cinéma et de la transe audiovisuelle, *Naqoyqatsi* est le volet de la trilogie *Qatsi* amorcée au début des années 80. Godfrey Reggio, adepte de la méditation et homme ayant passé plusieurs années dans le silence et la contemplation, veut créer une sorte de nouveau langage cinématographique, sans histoire, sans dialogue, offrant un regard intérieur sur le monde.

Naqoyqatsi
n'aborde pas
le monde
de la
contemplation
mais plutôt
celui de
l'agression
verbale

la technologie. Un second volet, *Powaqqatsi*, naviguait dans les mêmes eaux. (Les titres sont tirés de termes de la langue hopie.)

Avec le même réalisateur et toujours Philip Glass à la musique, *Naqoyqatsi* n'aborde pas le monde de la contemplation mais plutôt celui de l'agression verbale. La mondialisation, la quête de la performance, la technologie triomphante sont autant d'images martelées dans l'œil du spectateur en un montage ultrarapide pour témoigner de nos modes de vie en accéléré.

Attention aux migraines

Il est bien difficile de décrire de quoi est faite cette expérience audiovisuelle pure, chacun y trouvant sans doute ce qu'il y apporte, comme dans une auberge espagnole. Chose certaine, elle se révèle fort agressive. Chaque image a été traitée avec des effets spéciaux: ces foules, ces autoroutes, cette violence au quotidien, ces buildings à moitié fous. On est bien loin du premier volet de la trilogie où la nature splendide avait encore droit de cité.

Naqoyqatsi tient aussi de la transe, mais de la transe cauchemardesque que la musique de Glass appuie et martèle de sa propre hypnose. Il faut être dans le «mood» pour entrer dans pareil kaléidoscope ou sous l'effet de substances euphorisantes. Sinon, on vit l'expérience comme une agression, avec une migraine au bout.

Reprises en main

PERSONAL VELOCITY

Écrit et réalisé par Rebecca Miller. Avec Kyra Sedgwick, Parker Posey, Fairuza Balk, Tim Guinee, Wallace Shawn, Lou Taylor Pucci. Image: Ellen Kuras. Montage: Sabine Hoffman. Musique: Michael Rohatyn. États-Unis, 2002, 86 minutes.

MARTIN BILODEAU

Dans *Personal Velocity*, son second long métrage, Rebecca Miller a réussi à traduire l'expérience littéraire du recueil de nouvelles, portant le même titre, dont elle est l'auteur sans sacrifier le cinéma, dont son film constitue un magnifique exemple de savoir-faire.

Fille du dramaturge Arthur Miller (*La Mort d'un commis voyageur*, *Après la chute*), épouse à la ville de l'acteur Daniel Day Lewis, cette artiste pluridisciplinaire (elle est peintre, sculptrice, écrivaine) est passée autrefois par le métier d'actrice — exercé à doses homéopathiques dans quelques films confidentiels (*Ms. Parker and the Vicious Circle*, *Consenting Adults*) —, avant de

se lancer dans la mise en scène de cinéma. Un médium où Miller (à qui on doit *Angela*, un premier long métrage inédit au Québec, sauf erreur) donne l'impression de rassembler ses expériences artistiques et d'afficher plus clairement sa personnalité.

Cette personnalité singulière est ici mise au service d'une intrigue microscopique axée sur les destins superposés de trois femmes aux prises avec des circonstances ou des épreuves qui leur font renégocier le contrôle qu'elles ont sur elles-mêmes. Delia (Kyra Sedgwick) a choisi de quitter, avec ses deux enfants, un époux qui la bat comme plâtre et de retrouver l'ivresse de sa jeunesse. Greta (Parker Posey) redécouvre un matin ses ambitions professionnelles, ambitions qu'elle avait mises en veilleuse dans une maison d'édition qui lui confiait des livres de recettes et dans un mariage confortable avec un homme qui la dominait sur le plan professionnel. Dans sa folle course à l'aveugle, déclenchée par la mort accidentelle d'un ami, Paula (Fairuza Balk), une jeune drop-out, cherche quant à elle à

dissoudre son désarroi coupable dans le mouvement perpétuel et l'assistance à un auto-stoppeur blessé.

Recherche formelle intéressante

À première vue, rien ne rattache ces trois histoires. Déclinées l'une à la suite de l'autre, mais disposées verticalement sur l'axe temporel, elles évoquent au présent la culpabilité liée au passé et la peur de l'avenir chez trois femmes à l'heure des choix. Rebecca Miller n'est pas une sentimentale, et ses intrigues se développent sur l'autre versant de l'émotion, quand celle-ci s'abandonne au hasard et à l'instinct. Ainsi, *Personal Velocity* ne nous fait pas vivre les émotions de ses trois héroïnes — admirablement défendues au demeurant —, la cinéaste illustrant plutôt la conséquence de ces émotions sur des femmes anonymes que rien n'avait préparées à les vivre.

La narration extérieure, détachée, rassemble les pièces à la manière d'un film de la Nouvelle Vague. Cette narration littéraire, appuyée, rappelle en effet les films de Truffaut. Le montage à la hache, les dérapages elliptiques, rappellent quant à eux le cinéma de Godard. Entre ces deux repères, Rebecca Miller exprime des idées de cinéma qui sans être révolutionnaires sont originales, armées d'une ca-

méra numérique avec laquelle elle met un soin presque maniaque à cadrer.

Certes, sa façon de donner un sens précis à chaque image et à chaque son génère une certaine lourdeur. Miller voudrait expliquer son film en nous le montrant qu'elle ne s'y prendrait pas mieux. À sa décharge, son œuvre fait preuve d'une recherche formelle et d'une indépendance dans l'action de faire du cinéma qui sont dignes d'une artiste visuelle inventive et compétente.



La réalisatrice de *Personal Velocity*, Rebecca Miller.



N° 114 en kiosque et en librairie dès aujourd'hui

La culture au Québec: perte de repères

table ronde avec

Wajdi Mouawad
Antoine Robitaille
Bernard Émond
Jean Larose

Dossier Nuits du cinéma

Parle avec elle de Pedro Almodóvar

www.24images.com

Au cœur de
l'activité
culturelle
de Montréal

Pour
un repas,
un petit
gueuleton
ou un
verre

LE CAFÉ DU NOUVEAU MONDE
Restaurant-bar-café-terrasse

ANGLE
SAINT-CATHERINE
ET SAINT-URBAIN
RÉSERVATIONS
[514] 866.8669

Culture

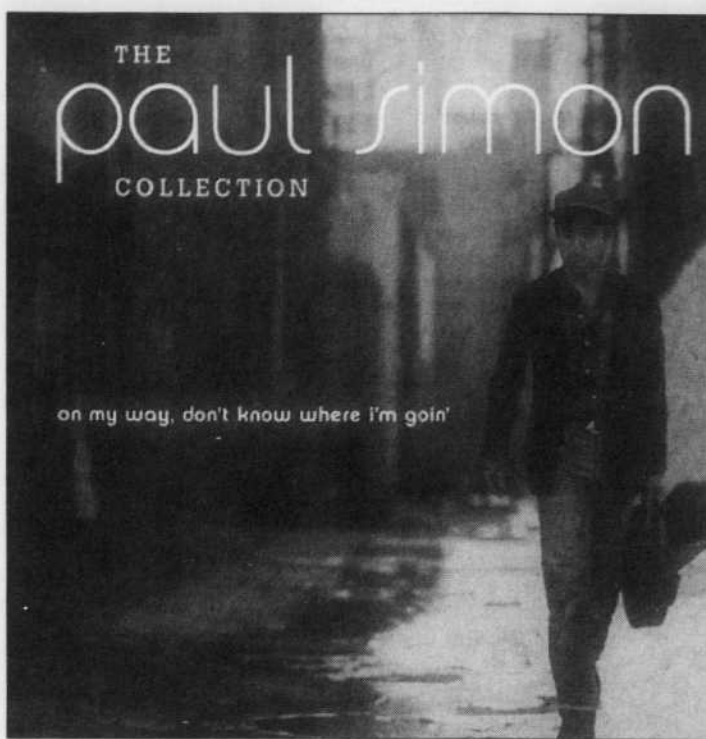
DISQUES

Ces compiles qui s'empilent

À l'heure du MP3 et des boomers vieillissants, les compagnies de disques désespérées ont multiplié cette saison les compilations, collections «essentiels» et autres résumés de carrière, histoire d'écouler la marchandise avant qu'il ne soit trop tard. Petit guide d'achat.

SYLVAIN CORMIER

Les mots sont gros. Ils sont même un peu plus gros en anglais. *Essential. Ultimate. Définitive.* Notez la connotation absolutiste: après l'ultime, comprend-on, c'est fini. Comme à Capri. L'industrie du disque vivrait-elle son baroud d'honneur? Après avoir ressorti, 15 ans durant, tous les albums originaux en format audio-numérique, après avoir emballé en luxueux boîtiers les prises alternatives, démos et autres versions de travail de tous les artistes majeurs et moins majeurs, il semble qu'on en soit là. Au rappel. A la der des der. Faute de donner de la place aux nouveaux artistes, faute d'offrir de nouveaux albums ou il y a plus d'une chanson à retenir, incapables de juguler la déferlante MP3, les multinationales du disque se sont rabattues sur leur vieux cheval de bataille: la compilation. Améliorée aux enzymes, comme de raison. Le fulgurant succès de la collection 1 des Beatles l'an dernier a tracé la voie: proposer le meilleur, rien que le meilleur, remplir la plaquette de toutes les minutes qu'elle peut contenir, rafraîchir les mixages, adjoindre un livret consistant, c'était la bonne recette. De quoi convaincre le boomer cinquantenaire que le temps de la rationalisation de la disothèque était arrivé. D'où l'actuelle avalanche, compilations qui déboulent de partout, pas toutes aussi utiles qu'annoncées. Qui fait le poids? Soupons la pile.



dans le lot de 1995. Plus grave, on a cette fois-ci joué sans gêne avec les pitons. Le remixage confine parfois au crime de lèse-majesté. Pas pour les puristes.

ON MY WAY, DON'T KNOW WHERE I'M GOIN'
THE PAUL SIMON COLLECTION
Paul Simon
Warner Bros.

Du beau travail. Paul Simon est un méticuleux: cette compilation lui ressemble jusque dans la liste exhaustive des musiciens. Sélection heureuse (où il ne manque même pas *Duncan*, la préférée de Michel Rivard), livret sobre et beau, transfert digital sans perte de chaleur humaine, même le disque complémentaire de versions en spectacle est le bienvenu. Exemple.

THE ESSENTIAL
Leonard Cohen
Columbia (Sony)

THE ESSENTIAL
Barbra Streisand
Columbia (Sony)

THE ESSENTIAL
Santana
Columbia (Sony)

Trois fois deux disques, échantillonnage représentatif d'une collection qui porte plutôt bien son nom. Entre 30 et 40 titres par artiste, on fait très honnêtement le tour du jardin. Et la reproduction des pochettes dans le livret est une bonne idée. Le Santana est particulièrement impressionnant: si trois décennies séparent *Jingo* et *The Healer*, les doigts de Carlos tiennent encore et toujours la note.

THE DEFINITIVE COLLECTION
Stevie Wonder
UTV Records (Universal)

Même à 80 minutes bien tassées, on ne fait que survoler les quelque quatre décennies passées en compagnie du *boy wonder* de Motown: de *Fingertips (Part 2)* à *Part-Time Lover*, il n'y a que le meilleur du meilleur.

THE BEST OF 1990-2000
U2
Island (Universal)

L'édition limitée propose, en

plus de l'excellent second volume de titres majeurs des années 90, tout un disque de versions mixées par Machin ou Untel (14 titres), et encore un autre (quatre titres de plus). Arguments de vente un brin douteux. Qui écouterait tout ces suppléments pour fans finis? Pas moi. Pas le grand public non plus.

ALWAYS IN TOUCH WITH YOU
THE BEST OF THE BOX
THE BOX
[konfit] (Sélect)

Dans les années 80 de torpeur posttréférendaire au Québec, il y avait ça. Du rock d'ici en anglais dans le texte. C'était quand même mieux que rien: *Closer Together* et *Must I Always Remember*, on l'avouera, ne manquaient pas de souffle. Une bio eût complété utilement le livret.

THE GOLDEN YEARS
Demis Roussos
Mercury (Universal)

De Demis et sa fameuse glotte grecque, de *Goodbye My Love* *Goodbye* et autres ballades à trémolo trop mollo, je n'ai strictement rien à cirer. Mais les trois titres du temps où le Roussos psychédélicait avec Vangelis au sein du groupe Aphrodite's Child, surtout la fabuleuse *Rain And Tears*, m'empêchent de lancer le disque par la fenêtre du troisième. Notez: titre d'album en anglais, livret en français. On y perd son grec.

LE LAIT - VOLUME 2
Artistes divers
EMI

POUR UN FLIRT
Artistes divers
Guy Cloutier Productions (Sélect)

LES 100 PLUS BELLES CHANSONS FRANÇAISES
Artistes divers
Disques XXI

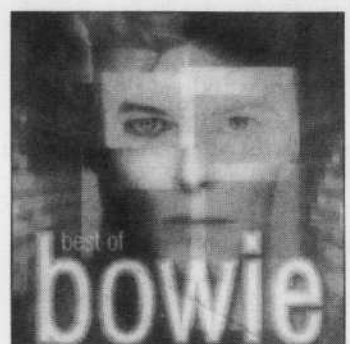
Dépêchons-nous de sortir un volume 2 avant que le lait ne surrîsse, s'est-on dit chez EMI. Dont acte. C'est moins la crème de la crème que la première fois, forcément (Fanfan Dédé, vraiment?), mais c'est encore cent fois mieux que *Pour un flirt*, compil' à la K-Tel signée Guy Cloutier, ramassés sans art de succès d'avant-hier, où *L'Amé-*

rique de Joe Dassin côtoie maladroitement la *Call Girl* de Nannette Workman. Artistes originaux, affirme la tapageuse page frontispice du chétif livret: oui, mais pas toujours les versions d'origine. *Capri, c'est fini*, sur fond de synthés des années 80, est à gerber sur la moquette. Le coffret en quatre disques des «100 plus belles chansons françaises» — les plus belles d'avant 1952, faut-il préciser — a l'honnêteté de n'aligner que les mortelles immortelles. De fait, c'est l'une des meilleures compilations présentées par Disques XXI, la compagnie qui a pris le relais de Fonovox sur le terrain des ponctions de catalogues du domaine public. De Suzy Solidor à Fréhel et d'Alibert à Rina Ketty, le choix est remarquablement large et les enregistrements bien nettoyés. Base de toute disothèque de chanson.

NIRVANA

Nirvana
Geffen - SubPop (Universal)

Une chanson inédite. Treize autres titres choisis à partir des trop rares albums de Nirvana. Tellement peu nombreux, de fait, qu'une compilation est parfaitement superflue. L'arnaque de la saison.



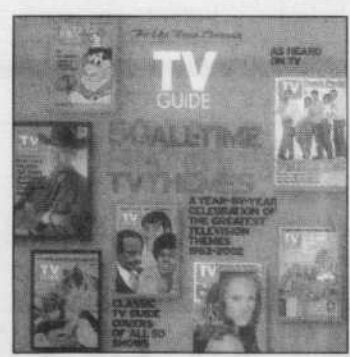
BEST OF BOWIE
David Bowie
EMI

Existe en deux configurations, à la manière des compilations des Français de France: album simple ou double, au choix. Difficile à mon sens de se contenter d'un seul disque: au contraire de Nirvana, on nage ici dans l'abondance. Plus que prolifique, Bowie a été brillant sous tous ses maquillages. A 38 titres, c'est le strict minimum.

TV GUIDE 50 ALL-TIME FAVORITE TV THEMES

Artistes divers
Tee Vee Toons Records (Universal)

Jouissance pour qui, comme moi, a vécu sa vie avec le câble de la télé américaine en intraveineuse, cette compilation toutes époques confondues est fatalement frustrante. Pensez, un thème par an! Il n'y a même pas l'air des *Banana Splits*. Autant se procurer les différents volumes déjà parus à la même enseigne. Chouette consolation, il y a un livret en couleurs avec les couvertures du *TV Guide*.



MUSIQUE



Le collectif Machines: Philippe Pasquier, Patrick Bouchard, Guillaume Théroix Rancourt et Erick Dorion.

L'art des machines

DAVID CANTIN

Depuis déjà un an, les soirées Machines ne cessent de connaître une popularité grandissante dans la ville de Québec. Ces rendez-vous bimensuels «d'abstractions sonores électroniques» invitent à découvrir une scène viable qui s'élargit constamment. Pour célébrer le premier anniversaire, le collectif formé de Patrick Bouchard, Philippe Pasquier, Guillaume Théroix-Rancourt, Pascal Asselin et Erick Dorion organise deux spectacles, les 20 et 21 décembre, à la salle Multi de Méduse, où l'expérimentation devrait être des plus prolifiques.

On ne sait jamais trop à quoi s'attendre lors de ces événements de musique électronique. Jusqu'à maintenant, des artistes tels Kaffe Matthews d'Angleterre, le jeune duo de Québec Autovaccin, composé d'Eric Morin et Mathieu Doyon, le hip-hop expérimental de The Abstrakters ou encore *Morceaux de machines* ont pris part à l'une des six soirées audacieuses. De l'improvisation déroulante aux textures plus minimales, le spectre est parfois très large. De l'avis de Pascal Asselin et Erick Dorion, l'accueil du public démontre que ces concerts viennent combler un vide à Québec. Selon l'un des membres de la formation *Morceaux de machines*, «le but a toujours été de mélanger les styles électroniques dans une perspective d'échanges et de collaborations. Toutefois, on ne pensait pas que ce type de concerts fonctionnerait aussi rapidement». Pour Asselin, mieux connu sous le pseudonyme de Millimétrik ou avec Philippe Pasquier au sein de Samiland, le contexte très détendu de la salle Multi de Méduse empêche une certaine prétention académique. «C'est un endroit où les gens peuvent découvrir des musiques un peu différentes. Machines veut surtout offrir au public de Québec l'occasion d'entendre des performances de musique électronique en direct. On tente également de s'en tenir à un prix abordable afin de permettre au plus grand nombre d'assister aux différentes prestations.»

Soupe de sons denses

Pour fêter le septième rendez-vous, ces artistes optent d'ailleurs pour une certaine «contamination» acoustique. Comme le précise Dorion, «la première soirée mettra l'accent sur des instruments acoustiques dans une perspective de composition électronique. De plus, David Michaud s'occupera de spa-

tialiser l'espace. On aura droit à un duo de bio sound où les bruits du corps seront mis en valeur grâce à l'apport de Mathieu Lévesque, de Below The Sea, et Alexis Bellavance. Une rencontre improvisée de contrebasses se tiendra aussi entre Samuel Roy-Bois et Luke Dawson, de même que de la noise continue avec Soda Pop». On mentionne également que les spectateurs auront droit aux ambiances ténébreuses d'Ep-3E ainsi qu'au «pur free-jazz» des Montréalais Gyp't Gore (Sam Shalabi à la guitare et Philémon au saxophone) et du batteur John Heward. Sans contredire l'une des prestations à ne pas manquer. Le lendemain, ce sera au tour du collectif Machines de se placer un peu en avant. A entendre Pascal Asselin, les membres organisateurs ont sans doute voulu se faire plaisir dans ce contexte particulier. Sous le berceau d'Avatar, le Trio Saccacomie devrait décoiffer avec «une soupe de sons denses, bruyants et psychédéliques». Un tourbillon sonore auquel participent Eric Dorion, Guillaume Théroix-Rancourt et James Schidlowsky. Dans un tout autre registre, Samiland (composé de Monobor et Millimétrik) mêle les rythmes déconstruits aux expérimentations numériques. En deuxième partie, ce sera au tour de l'art audio numérique d'Unboard, en plus d'une vraie surprise de la part de Sam Shalabi et Steve Heimbecker.

Avant même que l'anniversaire officiel n'ait lieu, Dorion et Asselin parlent déjà du Machines 08, qui se tiendra en février 2003 dans le cadre du Mois Multi à Québec. «Ce sera un projet un peu spécial avec un parcours en neuf étapes à l'intérieur du Complexe Méduse. On ne veut rien dévoiler pour l'instant, sauf qu'on pourra entendre les Diane Labrosse, Alexandre St-Onge, Aimé Dontigné et quatre autres performeurs.» Une initiative où l'improvisation en réseaux aura sans doute des incidences cruciales. On s'arrête par contre d'abord à la salle Méduse, vendredi et samedi prochains, pour entendre ce que ces bidouilleurs ont à offrir de déroutant.

MACHINES 07: ABSTRACTIONS SONORES ÉLECTRONIQUES

En collaboration avec Avatar et Recto-Verso
À la salle Multi de Méduse, 591, rue Saint-Vallier Est, Québec
Les 20 et 21 décembre 2002

VITRINE DU DISQUE

Dessous chic au royaume d'Allah

ARABESQUE
Jane Birkin
Capitol (EMI)

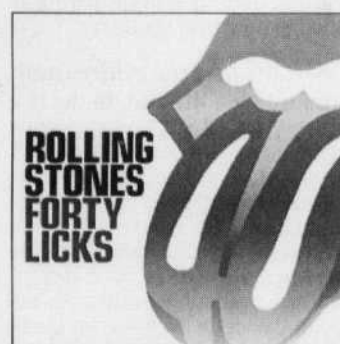
On avait eu Gainsbourg en klezmer. On a maintenant Gainsbourg en «couleurs arabo-andalouses», comme dit le communiqué. Ce n'est pas plus mal, comme quoi la vie peut être chantée de chaque côté du mur des Lamentations. Il est quand même rigolo d'entendre la Jane seriner qu'elle va faire «quelques anglaises / Et la raie au milieu» à l'Elisa de son cher «Cheurge» sur fond de violons arrangés par Djamel Benyelles, collaborateur des Cheb Mami, Khaled et consorts. De belles cochonneries façon Gainsbourg sur tapis islamique: presque de quoi justifier une fatwa pour peu qu'on parvienne à expliquer aux autorités concernées les allusions érotiques du plus subtil des pervers pépères de la chanson française.

Cela dit, vous l'aurez compris au ton quelque peu léger du paragraphe précédent, c'est pas trop mon truc, cette *Arabesque*. Même si c'est très réussi, même si les arrangements collent très naturellement aux mélodies (surtout pour *Elisa*, *Dépression au-dessus du jardin*, *Valse de Melody*, *Les Dessous chic*), même si Jane n'a jamais aussi bien chanté, même si réinventer



Gainsbourg est toujours une bonne idée, même si le p'tit côté provoc' de l'opération n'aurait pas déplu à l'homme à tête de chou, même si j'aime que Jane soit encore et toujours collée à Serge — depuis leur rencontre sur le plateau de tournage de *Slogan* en 1968 que ça dure, et merde à la mort! J'y peux rien, j'aime mon Gainsbourg dans les versions originales. *Comment te dire adieu* autrement que par François Hardy, je grince. Pour tout dire, je n'aime pas que les chansons que j'aime bougent trop, même quand elles bougent bien, comme c'est le cas tout au long de ce somptueux enregistrement devant public. Alors, je boude. Et quand Jane nous chamera tout ça à Montréal l'automne prochain (c'est prévu), j'applaudirai en

VOIR SUITE PAGE E 7



FORTY LICKS
The Rolling Stones
Rolling Stones Records - Virgin (EMI)

Pour fesser, ça fesse. Des riffs, des riffs, encore des riffs. Satisfaction, comme dit la chanson? Oui, sinon les quelques choix discutables (*You Got Me Rocking?*) et au moins trois des quatre nouvelles chansons ajoutées pour appâter le fan, qui souffrent très mal la comparaison. *Don't Stop?* Savoir quand s'arrêter, c'est bien aussi.

ELVIS - 30 #1 HITS

Elvis Presley
RCA (BMG)

Sept ans après *The Essential Collection* et ses 28 titres, on rempile avec les 30 numéros un de palmars du roi des rois. Curieusement, on y perd: qui dit sommet des classements ne dit pas quintessence. *Hard Headed Woman*, tube rock'n'roll de 1958, ne vaut pas la méconnue *The Girl Of My Best Friend*, qu'on avait eu le bon goût d'inclure

Les Lundis classiques
du Rideau Vert
sous la direction artistique de Francine Chabot
16 décembre 2002 à 19 h 30
ATELIER LYRIQUE DE L'OPÉRA DE MONTRÉAL
Concert de Noël
Kárin Côté, soprano
Geneviève Couillard, mezzo-soprano
Pascal Charbonneau, ténor
Sébastien Ouellet, baryton
Claude Webster, piano
DELIBES MOZART
BERNSTEIN SAINT-SAËNS
BIZET VERDI
Billet individuel 20 \$
Étudiants 12 \$
Aînés 15 \$
Réservations
(514) 844-1793 ou www.rideauvert.ca
4664, rue Saint-Denis, Métro Laurier
THÉÂTRE DU RIDEAU VERT en collaboration avec 99.5

LE STUDIO D'OPÉRA DU CONSERVATOIRE DE MUSIQUE DE MONTRÉAL
Les Noces de Figuearo
Renseignements : 514 > 873-4031
présente l'un des plus célèbres opéras de W.A. Mozart
Direction musicale : Louise-Andrée Baril
Mise en scène : François Racine
QUATRE REPRÉSENTATIONS GRATUITES !
Du jeudi 19 au dimanche 22 décembre 20 h
Monument-National
1182, boul. Saint-Laurent, Montréal
(métro Saint-Laurent ou Place-d'Armes)
Conservatoire de musique et d'art dramatique Québec
ENTRÉE LIBRE

Culture

Poésie de verre cassé

J'ai reçu dernièrement par la poste *Voix 1* de Pierre Hamel avec un petit mot touchant, maladroit et officiel, rempli de salutations distinguées. «*Ci-joint, veuillez trouver un exemplaire de ce recueil que, non sans fierté, je partage, pour la première fois avec le public lecteur.*»

Il y a quelques années, j'avais écrit une chronique sur la Chorale de l'Accueil Bonneau dont il fait partie et le texte avait plu au poète. D'où la dédicace et le petit colis. Alors j'ai ouvert le recueil, intrigué. C'était beau, rempli d'images, de souffrances et de silences aussi.

«*Amante de lune de miel / Qui amène aux confins / Du monde des sens / L'homme assommé / D'émotions bourdonnantes,*» écrit l'auteur dans son poème *Folie*. Et plus loin, dans *Insomnie*: «*Amarres / De solitude / Où pendent les ficelles / Du vide inhumain.*» Les poètes poussent sur le macadam. Ça, je le savais déjà.

Certains trouveront que c'est peu de chose, un recueil de poésie parmi d'autres recueils de poésie, en somme, avec un infime lectorat pour l'apprécier. Mais dans *Voix 1*, toute une vie circule entre les pages, avec ses passages à vide, ses plongées, ses petites renaissances, sa quête de dignité au bout du chemin. Un recueil de poèmes contient beaucoup, surtout lorsque les vers ont été composés à travers deux décennies et que le poète arrive de loin. Pas d'aussi loin que la rue, mais presque: des petites maisons de chambres, des institutions, de l'instabi-



Odile Tremblay

lité émotive, de la dérive, de la dépression, du parcours en dents de scie.

Il fut un temps où Pierre Hamel doutait tellement de lui que se croire investi du moindre talent lui paraissait fou de prétention. Un temps où la perspective d'être publié un jour tenait du rêve le plus délirant.

Le recueil, sorti chez Adage, s'intitule donc *Voix 1*, mais l'auteur a pourtant des problèmes avec la siéne, sa voix. Un cancer des cordes vocales en 1998 l'a laissé partiellement aphone après une ablation du larynx. Il parle avec son œsophage. Ce qui ne l'empêche pas de chanter quand même dans la Chorale de l'Accueil Bonneau, en sourdine parfois, plus fort quand il le peut. «*Je produis du son. Assez pour embarquer dans le beat,*» dit-il.

Pierre Anthian, de son côté, rigole: «*C'est la seule chorale au monde qui accepte ceux qui n'ont pas de voix.*»

Il a découvert la poésie de Pierre Hamel peu de temps après avoir fondé la Chorale de l'Accueil Bonneau, intégrant bientôt les récitatifs de ses vers dans les spectacles, sur les disques aussi. Hamel est devenu une sorte de poète officiel au sein de cette grande famille itinérante, semi-itinérante ou désinstitutionnalisée qui s'est formée à Montréal autour de trois octaves et de l'envie d'être autre chose qu'un rejeté de la société. A cette famille privée de famille, on pense en ces temps de guinée pour mieux l'oublier aussi vite.

Pierre Anthian y pense tout le temps, lui. La Chorale de l'Accueil Bonneau qu'il a mise au monde, il la compare à un vitrail fait de morceaux de verre tout cassés, apparemment inutiles. «*Quand ils sont réunis, ça devient beau, et la lumière peut passer.*» Et il ajoute que les gens jettent n'importe quoi dans les poubelles, leurs choux gras, en somme. «*Ils jettent surtout des personnes qui ont des talents incroyables.*»

C'est lui qui a conseillé à Danielle Shelton, l'éditrice d'Adage, de jeter un œil sur les poèmes de Pierre Hamel afin de les insérer dans un ouvrage collectif. En les lisant, toute enthousiaste, elle a abandonné l'idée du collectif pour se concentrer sur ses vers. Puis, en deux temps, trois mouvements, les mots du barde des oubliés se sont retrouvés sous presse.

«*Dans le ghetto des blêmes / Clochards damnés / De votre aire d'abondance / Vous pouvez me reléguer!*»

Comment devient-on poète? Par hasard, en général, comme pour tout. À la fin des années 70, à travers un programme gouvernemental, il a suivi un cours de bibliothécaire au cégep Lionel-Groulx, se

liant à des hommes qui tâtaient de la poésie. L'un d'eux lui a offert *Lettres à un jeune poète* de Rainer Maria Rilke et lui a fait découvrir Gaston Miron. De fil en aiguille, Pierre Hamel est allé se promener du côté des muses. Ses copains l'encourageaient: «*Continue, continue.*»

«*Chacun de mes poèmes raconte mon cheminement, un état dépressif qui, petit à petit, s'avance vers plus de clarté,*» confesse-t-il. Ensuite, il a écrit des articles, collaborant un temps au *Troisième Âge*, à *L'itinéraire*, sautant de la poésie au journalisme.

Pierre Hamel assure que la dignité humaine est une denrée qui n'a pas de prix et que perdre le sentiment de cette dignité-là équivaut à sombrer au fond du trou. Sa dignité à lui, il l'a trouvée dans la chorale, dans les œuvres communautaires, dans la poésie aussi. «*L'itinéraire, la chorale, même si ça ne fait pas la une des journaux, ça peut influencer sur le cours des choses.*»

Sur son CV, il a désormais un recueil publié, bientôt un second, car dans quelques mois, *Voix 2* sera lancé par la même maison d'édition. La chorale au grand complet est venue assister au lancement de *Voix 1*. Cette semaine, le livre atterrissait sur les étals des librairies. Pierre Hamel n'est pas peu fier. Même s'il a envie de voir publier aussi ses poèmes tristes, ceux que l'éditrice a jugés trop sombres pour être retenus. Ses pires affaissements font partie de sa vie marquée au fer rouge, comme le sont, au fond, les vies d'ombre et de lumière de tous les poètes du monde.

otremblay@ledevoir.ca

VITRINE DU DISQUE

SUITE DE LA PAGE E 6

toute dissidence. Est-ce ça que Gainsbourg appelait «*fuir le bonheur de peur qu'il ne se sauve?*»

Sylvain Cormier

LIVE IN ASBURY PARK

Clarence Clemons
Valley Entertainment

Clarence Clemons, faut-il rappeler, est le saxophoniste du E Street Band de Bruce Springsteen. Le Big Man du Boss. C'est sa fonction dans la vie: quand Bruce travaille sans son groupe d'élection ou s'offre des vacances, Clemons se retrouve nulle part. Pas au chômage, mais sans mission. Alors, il se distrait, s'occupe. Il a même un groupe à lui, Temple Of Soul, pour ne pas souffler tout seul dans le désert. Mais il ne s'aventure pas loin du bercail. Le voilà en spectacle au Stone Pony d'Asbury Park, New Jersey. Asbury Park, faut-il le préciser, est l'ancienne station balnéaire chic du Jersey Shore, aujourd'hui en état très avancé de décrépitude. C'est là que Springsteen et les siens ont créé leur rock'n'roll dans les années 60 et 70, et c'est là qu'ils reviennent toujours. Le plus souvent au Stone Pony, véritable clubhouse de la bande, situé tout près de l'océan, en face du boardwalk.

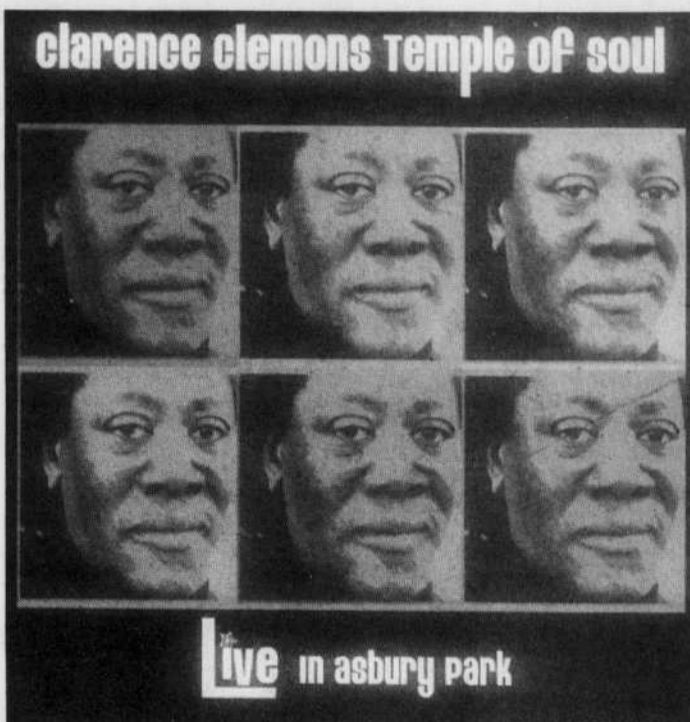
Même dans sa musique, Clemons n'est jamais loin de la maison. Trois des titres de ce live enregistré une semaine avant l'effondrement du World Trade Center sont de Springsteen (*Small Things*, le ronflant *Paradise By The C, Savin' Up*), et le reste est de la même eau salée, avec un peu plus de cuivres parce que Clemons est homme de cuivres. C'est rien que du bon, mais c'est pas du Springsteen par Springsteen pour autant. Et on le ressent. À tout moment, on s'attend à ce que le bon Bruce monte sur scène et que Clemons, de retour à sa gauche, exulte. C'est ce qui n'arrive pas et c'est ce qui manque: la ferveur. Mais j'aurais quand même payé cher pour être là. Au paradis en ruines du rock'n'roll. Chez Bruce, même en son absence.

S. C.

COMPIIATION

THE WILD BUNCH:
STORY OF A SOUND
SYSTEMMixed by DJ Milo
(Strut-Fusion III)

Avant de devenir Massive Attack, Grant Marshall (Daddy G), Robert Del Naja (MC 3D) et Andrew Wolves (DJ Mushroom) ont fait leurs classes au sein d'un collectif de DJ ayant pour nom The Wild Bunch. En compagnie de Nellee Hooper, ces jeunes gens de Bristol prénaient un malin plaisir à mêler les genres musicaux: passant du hip-hop au soul, du reggae au funk sans la moindre hésitation. En attendant la suite éventuelle de *Mezzanine*, l'étiquette Strut a pris l'heureuse initiative de retourner en arrière en demandant à DJ Milo de concocter un album à l'image de ses fameuses prestations éclectiques. Au programme, on va de TLa Rock à Teena Marie, sans oublier les Chain Reaction, Cameo et Mr. Fingers. Fort intéressant, le résultat permet de mieux comprendre la genèse d'un album aussi crucial que *Blue Lines*. Ce mélange urbain de «*soul-r&b-hip-hop-funk*» était véritablement à l'origine du fameux *Bristol Sound*. De plus, un livret retrace tout le périple du



Wild Bunch: des débuts légendaires du «*sound system*» au cours des années 80 jusqu'à la consécration d'un réalisateur de la trempe de Nellee Hooper. Une page d'histoire fascinante de la musique populaire anglaise qui se lit et s'écoute dans une même perspective. Étonnant.

David Cantin

ELECTRONIC BODY
HOUSE MUSIC

DJ Hell

(React-Fusion III)

La réputation de DJ Hell n'est plus à faire. En plus d'être à la tête du label Gigolo, cet Allemand demeure l'un des principaux responsables du retour en vogue de l'esthétique électropop des années 80. Sans lui, est-ce que Miss Kittin & The Hacker, le Montréalais Tiga et même l'exécrable Fischerspooner connaîtraient actuellement un pareil essor à travers le monde? La compilation *Electronic Body Music* met ainsi à l'épreuve la double personnalité du DJ responsable de la série «*International Deejay Gigolos*». Le premier album prend une direction franchement house avec d'excellents titres de Metro Area, The Juan Maclean, Pantytec, Derrick L. Carter ou encore Playgroup avec sa version de *Behind The Wheel* de Depeche Mode. Par contre, la suite va dans un tout autre sens avec un survol des pièces marquantes de l'électro-techno comme *Headhunter* des Belges Front 242, *Control I'm Here* de Nitzer Ebb et même *Love Cuts* de Chris & Cosey. Est-ce de l'opportunisme honteux ou le phénomène de l'electroclash qui ne cesse de prendre de l'ampleur? On ne peut pas dire que DJ Hell s'en tire merveilleusement, mais cette double compilation sur React reste une très bonne introduction pour quiconque s'intéresse à cette électronique plus superficielle et accrocheuse. Amusant.

D. C.

ABC MUSIC

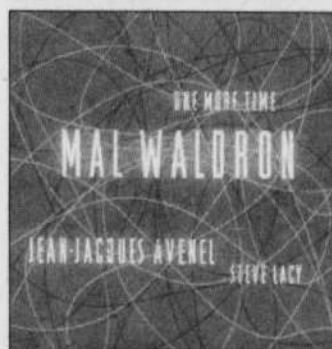
Stereolab
(Strange Fruit)

Même si les dernières sorties de Stereolab n'ont pas été à la hauteur du magistral *Dots And Loops*, on savait pourtant que les nombreux enregistrements pour la BBC allaient convaincre. De 1991 à 2001, cette formation de jazz-pop expérimental a souvent caché ses plus belles trouvailles dans des coins secrets. Ainsi, les 32 pièces de la compilation *ABC Music* donnent une image assez juste de

l'évolution du groupe de Peng! jusqu'à *Sound-Dust*. On retrouve, sur ces extraits pour Radio 1, les arrangements complexes, le côté lounge-pop, les influences du krautrock comme de la bossa. On constate d'ailleurs à quel point Tim Gane et Laetitia Sadier ont sans cesse voulu multiplier les clins d'œil: Brigitte renvoie inmanquablement à l'originalité de la grande Brigitte Fontaine, puis *French Disko* n'est pas aussi bête que son titre le laisse entendre. De plus, il était difficile jusqu'à maintenant de se procurer ces *Peel Sessions* où le groupe semble s'amuser plus que jamais. Des pièces telles *Moogie Wonderland*, *Anamorphose* et *Metronomic Underground* sont à ranger parmi les classiques du répertoire de Stereolab. On se plaît à redécouvrir ce métissage de références où Neul se plaît à côtoyer Burt Bacharach. Pour les fans et ceux qui souhaitent enfin le devenir.

D. C.

JAZZ



ONE MORE TIME

Mal Waldron
Étiquette Sketch (Distribution Harmonia Mundi)

Il y a 12 jours de cela, le pianiste Mal Waldron s'est éteint. Au même moment, le *Jazz Magazine* du mois de décembre était distribué dans les kiosques. Comme il est de coutume à cette époque-ci de l'année, la rédaction de ce mensuel a indiqué quel était, selon elle, le disque de l'année. Le résultat? Le meilleur magazine de jazz qui soit a sacré *One More Time*.

Il y a en cette histoire un télescopage qui mérite un arrêt, une insistance: l'un des plus fins pianistes de l'histoire meurt sans savoir que son dernier opus a été choisi meilleure production. La morale de cette fable est toujours la même: c'est toujours sur le tard qu'on reconnaît ce talent très singulier des Waldron de la Terre, talent qui consiste à se forger un style sans coller au style dominant.

Dans le cas de Waldron, on évoque toujours Monk et Ellington comme références. Du premier, Waldron a retenu la maîtrise des silences davantage que le style comme tel. Du deuxième, Waldron a compris que tout accompagnateur doit savoir s'effacer. On raconte cela parce qu'avant de servir Charles Mingus, Waldron avait ponctué les chants de Billie Holiday. Ceux contenus dans le splendide *Don't Explain*.

Aux noms de Monk et Ellington, il faut ajouter celui de John Lewis. Avec le pianiste du Modern Jazz Quartet, Waldron avait ceci de commun, ce qui est par ailleurs très rare: l'élégance aristocratique, la finesse comme absolu. Son dernier album commence d'ailleurs comme une sorte de définition de l'élégance. Comme son titre l'indique (*All Alone*), Waldron est seul face à l'instrument. Curieusement, le climat qu'il installe d'entrée et qu'il garde jusqu'à la conclusion du morceau fait davantage penser à *Intermezzo* de Brahms ou aux *Barcarolles* de Fauré qu'au blues de Billie Holiday.

Sur les autres pièces, il est accompagné parfois par le contrebassiste Jean-Jacques Avenel, parfois par son vieil ami, le saxophoniste Steve Lacy, parfois par les deux. Le tout est placé sous le signe de la méditation. La profonde méditation. Celle qui, fort heureusement, déstabilise. Cet album est à la frontière du chef-d'œuvre. Amen!

Serge Truffaut

DISQUES
CLASSIQUESWILHELM
FURTWÄNGLER
HANS HOTTER
WILHELM KEMPFQuatuor Janáček
Deutsche Grammophon

On ne le dit pas trop, la mode est aux rééditions. Parfois pour n'importe quoi, d'autres fois pour ramener dans nos oreilles des choses formidables. La Deutsche Grammophon vient de lancer une série de coffrets consacrés à des grandes interprétations et interprètes de ce que certains appellent encore l'âge d'or de la musique de concert et de l'enregistrement. Au sortir de la guerre, la musique fut pour les Allemands, encore une fois, l'occasion de ne pas sombrer dans la dépression. C'est effectivement la période archi-glorieuse de la DGG, ces années cinquante et soixante, là où la société devient un fleuron artistique et technologique de l'ERFA, au point où nous, Québécois, étions tout ébahis par le kiosque qui lui était exclusivement réservé dans le superbe pavillon de l'Allemagne à l'Expo 67.

La collection s'appelle «*Original Master*». Le comité éditorial de la DGG a décidé d'innover encore. Plutôt que de passer par des matrices, on a effectué un transfert direct de la bande au disque. Donc, si on en croit la compagnie, cette édition limitée nous rend avec exactitude ce qui a été pris. Pas de «*digital remastering*», uniquement la fierté de montrer ce qu'on a capté.

C'est absolument fabuleux. Certes, on entend l'âge de la technologie à travers les époques, comme ses avancées. Il n'en reste pas moins que la sonorité de tous ces enregistrements est d'une précision remarquable. On fait plus clair aujourd'hui, plus détaillé parfois, mais cette manière de capter le son,

artistique plus que technique, sert encore d'étalon — ou devrait le faire — à bien des premiers de son d'aujourd'hui. Vos oreilles seront ravies, même s'il vous faudra parfois un léger temps d'ajustement pour apprivoiser ce qui est si différent du clinquant auquel l'industrie nous a habitués, et réapprivoiser parfois la monophonie.

Un premier exemple, le coffret consacré à Wilhelm Furtwängler (DGG 474-024-2). Ce sont tous des enregistrements mono, naturellement, et pris sur le vif, au détour de ladite guerre, alors que ce chef était un peu considéré comme un paria avant de redevenir titulaire de l'Orchestre philharmonique de Berlin. O, parfois le son chevrote (les bandes magnétiques et les machines n'étaient pas toujours très fiables). Cela n'empêche pas que le souffle de la musique domine celui de la bande. Pour cet *Adagio* de la VIII^e de Bruckner, cette symphonie de Franck, cette ouverture *Léonore III*, on oublie tout. Oui, le passé, sans nous conforter dans notre présent, nous montre l'avenir.

Il y a aussi le coffret consacré à Hans Hotter (DGG 474 006-2). Le disque consacré aux airs d'opéra montre que cette manière de chanter est, un peu heureusement, passée de mode. Les disques consacrés aux lieder, par contre, attestent de la grandeur de vue toujours actuelle de Hotter. Je retiens *Winterreise*, de Schubert. De nos jours, on cherche plus «*d'émotions*». Cette époque troublée tendait plus vers la fidélité au texte, une certaine objectivité qui l'aidait à se détourner des excès persistants du XIX^e siècle qui ont mené aux événements que l'on sait. La voix est ample, majestueuse et sans aucune lourdeur et le piano d'Erik Werba, absolument exemplaire.

Un autre exemple est le coffret consacré à certains concertos de Wilhelm Kempff a enregistré dans les années cinquante. Bien des primeurs au disque, comme les deux concertos de Liszt. Ce qui est formidable pour les gens de ma génération, habitués au plus vieux

Kempff, est d'entendre, dans chacun des concertos ici captés, un Kempff à la profondeur humaniste qu'on s'accorde tous à lui donner. Son acuité de lecture et de compréhension s'avère unique, et en plus il maîtrise, en ces temps bénis, tous ses moyens techniques.

Au sommet de sa forme, Kempff domine tout. Celui qu'on aime est bien là et celui que parfois on excuse n'est pas là du tout. Voilà du grand piano, avec des chefs parfois obscurs, des orchestres plus que corrects, tous menés par une altitude de vue qui, curieusement, change un peu les normes auxquelles on commence à s'habituer. En musique, s'il peut y avoir des barèmes pour les comparaisons, l'éventail se doit d'être large et ici l'horizon s'élargit à souhait.

Je ne pourrais passer sous silence le coffret consacré au quatuor Janáček (DGG 474 010-2). Si vous voulez faire un beau cadeau à un proche qui aime la musique de chambre, vous l'avez trouvé! Les restitutions sonores sont incroyables, l'interprétation géniale. Le deuxième *Quatuor Razoumovski*, de Beethoven, est renversant, comme les quintettes de Brahms (op. 34) et de Dvorák (op. 81) — Eva Bernáthová est au piano —, ce qui fait que, sans renier notre propre sensibilité, on ne peut que s'investir sans réserve dans cette manière de faire. De la très grande musique. On écoute ces disques et on en ressort comme après un concert formidable. C'est à peine esquisser le jus artistique qui est gravé ici.

Parfois il est légitime de se méfier des rééditions. Et, toujours dans cette série, on se serait passé de cette gravure de l'intégrale des symphonies de Beethoven par Jochum. Oubliions. Restons simplement sur le fait que nous tenons, avec bien de ces enregistrements, des pages pour collectionneurs, des disques pour amateurs, et un «*produit*» de haute qualité, témoignage glorieux d'un passé héroïque qui va encore nous alimenter longtemps.

François Tousignant

EN RAPPEL

Clémence
Presqu'intégrale

Coffret 7 CD

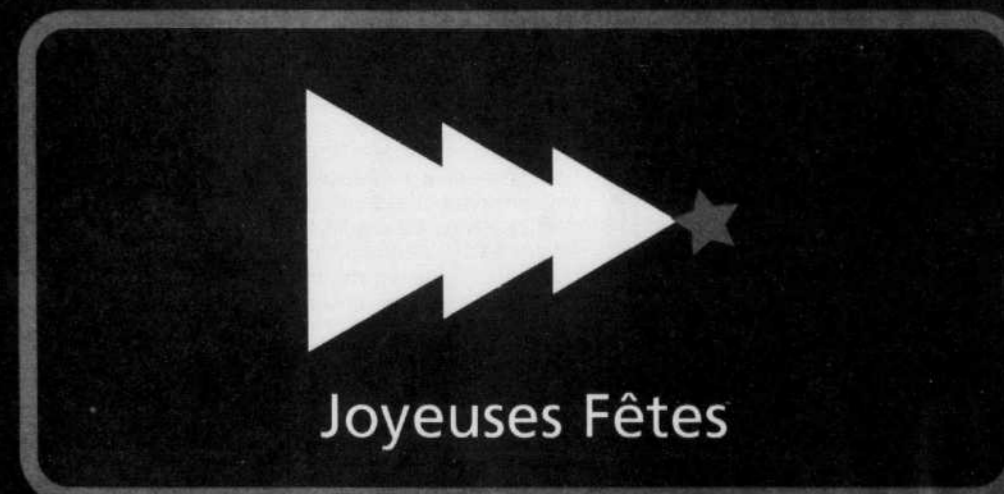
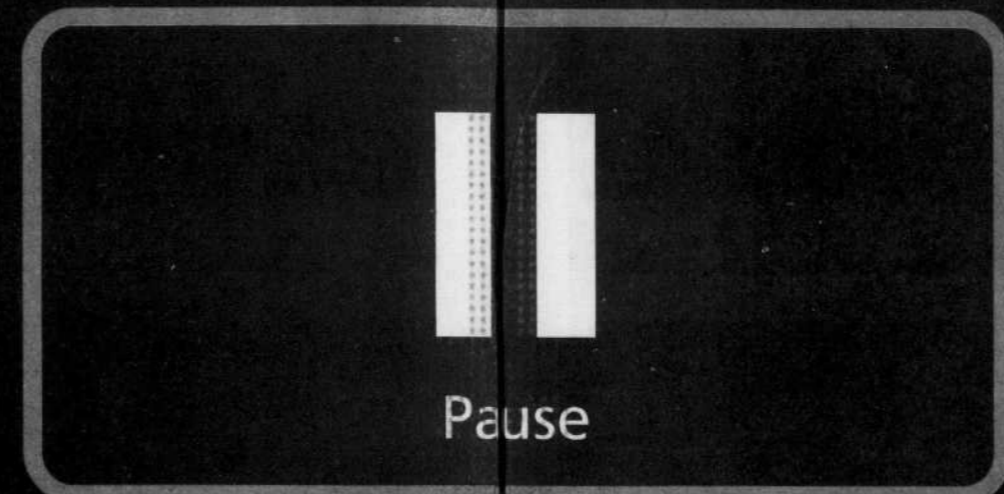
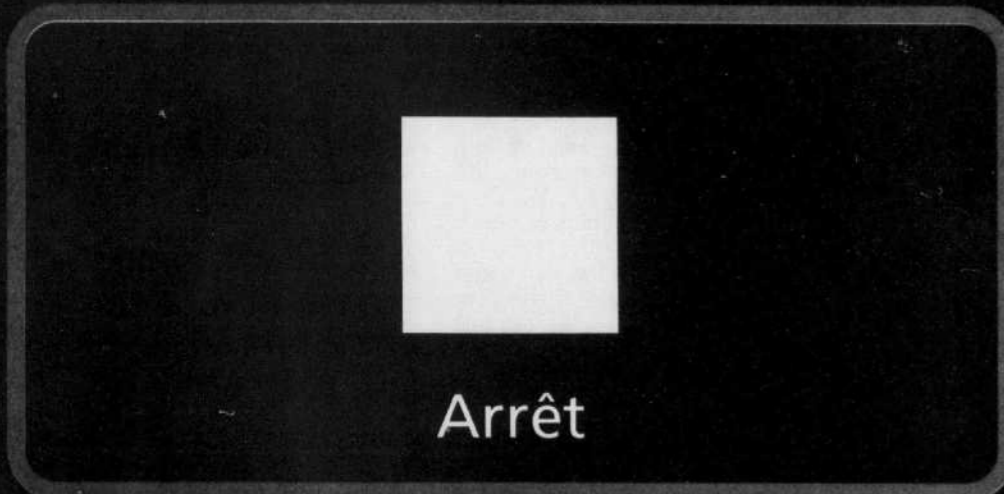
Les éditions Galoché

En vente chez Renaud-Bray
et chez Archambault

aussi sur le site

www.clemencedesrochers.ca

Down by Law DVD 49.95 \$	Les enfants du paradis VHS-STA 29.95 \$ DVD 49.95 \$	Wild Strawberries VHS-STA 21.95 \$ DVD 49.95 \$	Eisenstein Sound Years (coffret) DVD 119.95 \$	German Horror Classics (coffret) DVD 109.95 \$	The Blue Angel VHS-VA 29.95 \$ DVD 41.95 \$	Akira Kurosawa (coffret) DVD 129.95 \$	L'emploi du temps DVD 24.95 \$	Les uns et les autres VHS-VOF 21.95 \$ DVD 29.95 \$	Rue des plaisirs DVD 24.95 \$	Vidocq DVD 29.95 \$	Dobermann DVD 28.95 \$	Le pacte des loups (coffret) DVD 44.95 \$	Tanguy DVD 17.95 \$	Préparez vos mouchoirs DVD 24.95 \$
Roman Holiday VHS-VOA-VF 11.95 \$ DVD 24.95 \$	Sunset Boulevard VHS-VOA 11.95 \$ DVD 24.95 \$	Amadeus VHS-VOA-VF 14.95 \$ DVD 26.95 \$	Unforgiven VHS-VOA-VF 11.95 \$ DVD 26.95 \$	Rififi DVD 46.95 \$	Mulholland Dr. DVD 32.95 \$	The Man Who Wasn't There VHS-VOA-VF 13.95 \$ DVD 22.95 \$	Io Age VHS-VOA 19.95 \$ DVD 26.95 \$	Le fabuleux destin d'Amélie Poulain VHS-VOF 13.95 \$ DVD 26.95 \$	La mystérieuse mademoiselle C. (coffret) DVD 39.95 \$	Le battement d'ailes du papillon VHS-VOF 9.95 \$ DVD 31.95 \$	Astérix & Obélix : mission Cleopâtre DVD 28.95 \$	Un crime au paradis VHS-VOF 12.95 \$ DVD 26.95 \$	La cage aux folles DVD 19.95 \$	Les valseuses DVD 24.95 \$
Pulp Fiction VHS-VOA-VF 11.95 \$ DVD 34.95 \$	Jackie Brown DVD 36.95 \$	Reservoir Dogs VHS-VOA-LBX 13.95 \$ VHS-VF 9.95 \$ DVD 34.95 \$	The Others VHS-VOA-VF 18.95 \$ DVD 36.95 \$	Star Wars II: Attack of the Clones VHS-VOA-VF 19.95 \$ DVD 27.95 \$	E.T. The Extra-Terrestrial VHS-VOA-VF 18.95 \$ DVD 28.95 \$	Monsters, Inc. VHS-VOA-VF 18.95 \$ DVD 21.95 \$	Gunny (coffret) DVD 119.95 \$	Caillou fait la fête VHS-VOF 9.95 \$	La forteresse suspendue VHS-VOF 14.95 \$ DVD 26.95 \$	La guerre des tuques VHS-VOF 14.95 \$ DVD 26.95 \$	Maelstrom 17 déc. 2002 VHS-VOF 16.95 \$ DVD 27.95 \$	Un crabe dans la tête DVD 26.95 \$	La loi du cochon VHS-VOF 16.95 \$ DVD 28.95 \$	Les aventures de Rabbi Jacob DVD 31.95 \$



Singin' in the Rain VHS-VOA 11.95 \$ DVD 26.95 \$	Saturday Night Fever VHS-VOA-VF 11.95 \$ DVD 24.95 \$	Moulin rouge VHS-VOA-VF 13.95 \$ DVD 29.95 \$	The Royal Tenenbaums DVD 26.95 \$	Ghost World VHS-VOA 9.95 \$ DVD 19.95 \$	Legend VHS-VOA 9.95 \$ DVD 28.95 \$	The Simpsons (2e saison) DVD 49.95 \$	Sex and the City (2e saison) VHS-VF 39.95 \$ DVD 49.95 \$	Bob Dylan: Don't Look Back VHS-VOA 16.95 \$ DVD 19.95 \$	Y tu mamá también DVD 29.95 \$	Atanarjuat: The Fast Runner DVD 31.95 \$	In the Mood for Love VHS-STA-VF 9.95 \$ DVD 66.95 \$	La pianiste DVD 14.95 \$	Le roi danse VHS-VOF 9.95 \$ DVD 14.95 \$	Le père Noël est une ordure VHS-VOF 9.95 \$
In the Bedroom DVD 31.95 \$	Minority Report 17 déc. 2002 DVD 32.95 \$	The Fog VHS-VOA 9.95 \$ DVD 19.95 \$	Memento VHS-VOA-VF 13.95 \$ DVD 36.95 \$	Sexy Beast VHS-VOA-VF 9.95 \$ DVD 19.95 \$	One Flew Over the Cuckoo's Nest VHS-VOA-VF 11.95 \$ DVD 26.95 \$	Blue Velvet DVD 26.95 \$	Salut, l'opelle! DVD-ROM 119.95 \$ (contient 1 ret couleur de 54 pages)	Guide vidéo + DVD 2003 14.95 \$	la Vie la vie (coffret) VHS-VOF 72.95 \$ DVD 72.95 \$	Hommage à Frédéric Back (coffret) DVD 69.95 \$	Sombre dans l'oubli VHS-VOF 19.95 \$ DVD 24.95 \$	Le ring intérieur VHS-VOF 19.95 \$ DVD 24.95 \$	Jutra (coffret) DVD 29.95 \$	Full Blast VHS-VOF 26.95 \$

Band of Brothers VHS-VOA-VF 82.95 \$ DVD 119.95 \$	Stanley Kubrick Collection VHS-VOA-VF 119.95 \$ DVD 169.95 \$	Best of Alfred Hitchcock DVD 219.95 \$	Hannibal - The Silence of the Lambs DVD 39.95 \$
Thunderbirds Megaset (coffret) DVD 219.95 \$	The Movies Begin (Trilogie) DVD 129.95 \$	The Man with No Name (Trilogie) DVD 46.95 \$	The Complete Monty Python's Flying Circus DVD 259.95 \$

BOITE NOIRE

c'est .com ça !

4450, rue St-Denis 287-1249
380, rue Laurier Ouest 277-6979
www.boitenoire.com

Nous sommes ouverts tous les soirs jusqu'à 23 h.

La bicyclette bleue VHS-VOF 42.95 \$ DVD 39.95 \$	Back to the Future (Trilogie) 17 déc. 2002 VHS-VOA 34.95 \$ DVD 49.95 \$	Lord of the Rings: Fellowship of the Ring VHS-VOA-VF 19.95 \$ DVD 41.95 \$	Cosmos: The Complete TV Series VHS-VOA 114.95 \$ DVD 114.95 \$
Le gendarme DVD 94.95 \$	Godard Collection VHS-VOF 49.95 \$ DVD 74.95 \$	Billy Wilder Collection DVD 59.95 \$	Koyaanisqatsi Powapqatsi DVD 29.95 \$

• Hommage à Jean-Pierre Perreault •

Toute la nature humaine

Perreault a constamment cherché à concilier et à préserver la qualité du vivant

MICHÈLE FEBVRE
COLLABORATION
SPECIALE

«*La danse, disait Jean-Pierre Perreault, se situe toujours dans un lieu, dans le temps, dans un espace, dans une lumière.*» Il ajoutait: «*Je regarde le monde. De ma fenêtre, je regarde les gens qui vivent dans le parc, qui bougent dans la rue. Il y a des milliers d'histoires. Tout est dans le regard de la personne qui regarde. [...] Ce que je fais, ce sont des environnements; le moteur c'est l'humain, je cherche toujours l'humain.*»

S'il est bien difficile à ce stade de percevoir clairement l'héritage complexe et composite de trente années de création chez Jean-Pierre Perreault, on peut cependant affirmer la fidélité du chorégraphe envers «l'humain» — et envers lui-même. Il n'a cessé, cet humain, de le mettre en marche, en corps, en couple, en groupe ou esseulé, l'englobant dans ses scé-

nographies aux formes nettes mais aux fonds paradoxalement indéterminés. Humanité simple incarnée par «ses» danseurs de la maturité, capables, avec humilité, de faire oublier leur virtuosité pour que nous nous reconnaissons, à la fois individuellement et socialement.

Perreault est l'un de ceux qui ont poussé le plus loin, avec le plus d'obstination et de rigueur ce qui se revendiquait depuis la fin des années 70, ici comme ailleurs: sortir la danse de toute jolie forme, échapper à l'abstraction postmoderne pour «*remettre en action la surcharge expressive enclose dans le corps humain*», comme le souhaitait déjà Françoise Sullivan en 1948. Pour Jean-Pierre

Perreault, cela fut fait sans imposer de récit mais en permettant à chacun de construire éventuellement le sien ou, simplement, de ressentir les forces en jeu dans les œuvres. Faire en sorte que la danse ne se désigne pas elle-même mais qu'elle s'adresse au fond commun de nos

états de corps, d'homme ou de femme. «*Mon travail, c'est la vie, avait-il coutume de dire, mais avec tous les artifices de l'art. C'est un système de tension entre un geste et un autre, entre deux individus, entre des couleurs, entre le son et le silence.*»

Perreault a constamment cherché à concilier et à préserver, dans une construction rigoureuse, la qualité du vivant. D'où son attachement à des formes d'improvisation qu'il réservait aux danseurs à l'intérieur de ses installations pour «*casser les habitudes*», résister à la répétition au profit du présent en train de se vivre. Pour voir aussi, ou peut-être, comment ses œuvres vivaient sans lui...

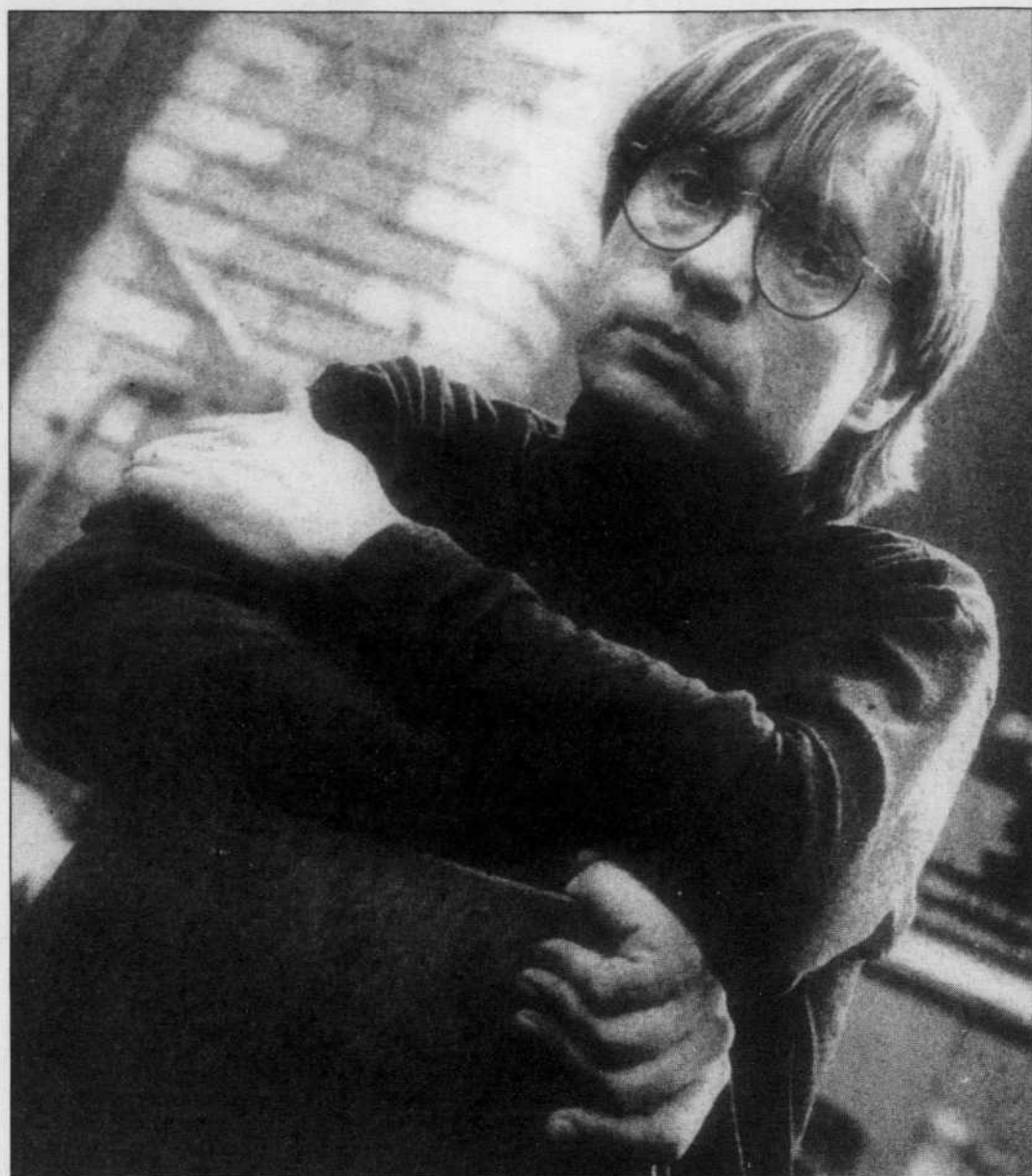
L'appui d'un milieu

Dès ses débuts, Perreault a trouvé l'appui d'un milieu, le Groupe de la Place Royale et ses partenaires, lequel, d'emblée, a reconnu son talent de danseur puis, très vite, de chorégraphe. Il fut le premier de cette génération à s'engager dans une exploration multiforme, changeant la danse de ses lieux habituels, repensant son rapport à la musique et au temps, s'essayant à une multidisciplinarité (films, projections, voix) qu'il intégrera dans sa conception et sa pratique d'un art global, cherchant la totalité plutôt que la fragmentation ou la saturation des propositions scéniques qui constituent, aujourd'hui, l'air du temps.

Jean-Pierre Perreault a beaucoup reçu, mais il a également beaucoup donné. Il s'est battu pour le statut de l'artiste, usant de sa notoriété pour améliorer les conditions économiques et sociales des interprètes et des chorégraphes. Fondateur, avec Gaétan Patenaude, et président du Regroupement des professionnels de la danse en 1984, il mettait sur pied ce premier organisme de représentation et de pression qui a largement contribué à la reconnaissance et au développement du milieu.

De plus, son enseignement a touché plusieurs générations de danseurs: au Groupe de la Place Royale, à l'UQAM (entre 1984 et 1992), à Londres, à Vancouver, dans les divers studios de Montréal où se précipitait une foule d'interprètes, à son retour, en 1980, puis à la Fondation.

Joe (1983), ses différentes reprises et les œuvres qui suivront, par-delà l'événement artistique, ont constitué un foyer extraordinaire de rencontres pour de nombreux jeunes artistes en devenir:



ARCHIVES LE DEVOIR

Jean-Pierre Perreault en 1989.

Louise Bédard, Hélène Blackburn, Danièle Desnoyers, Sylvain Emard, Ginette Laurin, Daniel Soulières, Catherine Tardif étaient de ceux-là — que les autres me pardonnent. Certains ont fait longtemps partie de l'ethnie perreaultienne, d'autres s'y replongeaient de temps à autre, par désir mutuel souvent. L'héritage de ces fréquentations est bien difficile à cerner. Bien difficile, en effet, de démêler le tien du mien parfois quand les transmissions se font secrètement, de corps à corps.

Artiste de l'espace, de la lu-

mière, des couleurs, des formes et des corps, autodidacte passionné d'architecture, de peinture, de nature, de jardin (et de cuisine), Perreault a conservé tout au long de sa vie le goût des rencontres créatrices inusitées, provocatrices de changements, d'inattendu, rencontres qui l'ont tant nourri et inspiré dès son entrée dans la danse. Son dernier projet, L'Espace chorégraphique, parfois mal compris d'un milieu habitué à gérer la pénurie et la pauvreté, a été conçu dans cet esprit: se donner et donner aux

artistes, jeunes ou de la maturité, un lieu voué aux expériences et aux rencontres de création, comme celle qu'il avait organisée entre chorégraphes et architectes il y a peu de temps. Ces expériences sont à poursuivre.

Michèle Febvre est professeur au département de danse de l'Université du Québec à Montréal. Elle a dirigé la publication de l'album Jean-Pierre Perreault - Regard pluriel (Les Heures bleues, 2001).



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Jean-Pierre Perreault donnant des indications à une danseuse.

J'ai appris la danse. J'ai appris la lumière.
J'ai appris la musique des corps en mouvement.
J'ai appris ces grands espaces à traverser.
J'ai appris le geste de créer à te regarder peindre tard le soir les décors du lendemain.
Tu as été l'initiateur de nombreux rêves.
J'en porte indéniablement les traces.

Danièle Desnoyers

Merci Jean Pierre,
mes expériences
en design pour tes
tableaux de danse
sont pour moi
parmi
les plus mémorables...

Luigi

Angelo Luzio®
Prêt-à-danser

Notre Jean-Pierre Perreault

*un homme complexe, tendre,
brillant et visionnaire*

*Un pas, un geste, un espace
onirique, une mémoire collective à
vivifier pour l'avenir de nos
moments en mouvance.*

L'équipe de **Tangente**

Hommage à un grand disparu

«*Avec quoi laisser le spectateur?*

C'est la pièce dans son ensemble qui guide la fin.

Elle ramène le spectateur au début.

*C'est un peu comme décider d'un tableau
qu'il est terminé, qu'on ne peut pas aller plus loin.*

*Avec une oeuvre chorégraphique, c'est un peu
différent parce que c'est un espace-temps, c'est
comme une journée, c'est une vie et il faut la clore.»*

JEAN-PIERRE PERREAULT

Extrait de: Jean-Pierre Perreault, Regard pluriel, ouvrage réalisé sous la direction de Michèle Febvre, avec la collaboration de Laurier Lacroix, Pierre Ouellet, Thérèse Saint-Gelais; Les heures bleues, 2001



C.P. 519, Succ. De Lorimier
Montréal H2H 2N6
Distribution: Dimedia

Les heures
bleues



Nos hommages à Jean-Pierre Perreault et sincères condoléances à tous ceux qui l'aimaient.

festival
danse

Toute l'équipe de Danse-Cité rend hommage à l'être et à l'artiste exceptionnel qu'était Jean-Pierre Perreault.

Nous reconnaissons en lui l'un des chorégraphes les plus importants au Canada. Ses œuvres fortes et sensibles, sa vision unique, « globale » de la danse nous auront profondément marqués. De plus, il aura grandement contribué à l'essor de notre discipline par ses nombreuses interventions et son implication indéfectible.

Il restera pour nous un phare, un modèle de rigueur et d'intégrité.

Merci Jean-Pierre !

DANSE
CITÉ

• Hommage à Jean-Pierre Perreault •

Les dons du chorégraphe et de ses interprètes

Perreault voulait ses interprètes personnels, fortement doués de cette étrange qualité que l'on appelle « la présence »

GUYLAINE MASSOUTRE

Il habitait un monde d'angoisse et de noir. Plus il avançait dans son œuvre, plus il l'ordonnait en surfaces rigides, entrecoupées de pans sombres, délimitant des vides. Hanté d'espaces, il faisait surgir une scénographie plastique, architecturée, nette et close. Et de cet ordre sans faille naissait l'événement intérieur: des personnages vivaient dans sa boîte à surprise, fermée par le quatrième mur du spectateur. Il se réjouissait d'y voir advenir l'humain. Car Jean-Pierre Perreault aimait, plus que tout, la matérialité des choses.

Le matériau d'un chorégraphe, ce sont les corps dansants; or, ils bondissaient dans l'impulsion de danser. Ses pensées prennent forme; or, ses interprètes acquiesçaient au don de cohérence indispensable aux personnages. Ses humeurs trouvaient leur quintessence dans la patine des vêtements; dans l'opacité de la peinture; dans l'entité palpable des éclairages, mi-absorbés, mi-repoussés par les gris, les bleus, les verts, la rouille en suspension dans les rayons, en fine fumée.

Mais tout ce fond tangible n'était que le rappel de sa texture charnelle de créateur. S'il décollait cette matière de son esprit torturé, s'il l'opposait au regard comme l'infrangible moyen d'accès à l'état brut de sa condition mentale, il répondait à l'appel d'un ordre plus pressant, celui de la présence. Cet être-là, cette fabrique de contraction et de détente qu'il mettait en beauté, c'est un danseur, une danseuse, une silhouette désirée et apparue, qu'il extirpait de la glèbe triste et dense, pour lui faire proclamer son droit lumineux de vivre et d'aller.

Le choix des interprètes

Il se préoccupait moins, au moment de les choisir, de s'entourer d'interprètes hautement performants que passionnés. Il les voulait personnels, fortement doués de cette étrange qualité que l'on appelle « la présence ». Dans ces nombreux artistes qu'il a fait danser, il voyait d'abord l'humain particulier, capable de s'afficher dans — et malgré — son langage dépouillé et formalisé, très dirigé et strict. Leur grâce serait d'y transparaître.

Un interprète de Perreault devait posséder une énergie vitale



Jean-Pierre Perreault et ses danseurs en répétition pour *Joe*.

ARCHIVES LE DEVOIR

manifeste, vissée au désir de danser. Il lui fallait aussi incarner, entre les coulées noires, l'éclat du volcan, la beauté de la chair et la chaleur du cœur. Passé l'anonymat des silhouettes, Perreault donnait à voir des jambes à la course, des bras virevoltants, des cous fragiles et des visages ouverts, transfigurés. De singulières présences à des formes données.

Après le choc de *Joe*, admise — sous l'évidence — l'habileté du directeur à coordonner une gestuelle et un grand groupe, il devint fascinant d'admirer les mille façons dont il faisait valoir, inlassablement, les individualités dansantes. Dans chaque pièce, la construction des séquences couplées, des scènes de groupe ou des solos permettait de voir et revoir, au-delà de la familiarité mentale avec son style — ses figures coupées, ses marionnettes cassées, ses angles fracturés, ses attitudes fragmentées —, la personnalité de l'interprète en état de danse.

Il faut évoquer ici la merveilleuse Louise Bédard, dont la disponibilité rêveuse, douée à prêter son énergie à Perreault, a maintes fois inspiré le chorégraphe. Sans ôter son mérite à chaque partenaire, la rencontre artistique entre Perreault et Bédard faisait partie de l'aventure créatrice qui laisse une œuvre magistrale. D'autres, comme Natalie Morin, Sandra Lapiere ou Lucie Boissinot, ont aussi enté une pure vitalité sur ses chorégraphies. Elles transcendaient la performance d'un surcroît d'universalité.

Du côté masculin, Perreault a livré également ses danseurs au génie de la danse. Marc Boivin et Luc Ouellette ont su exceller dans ses dépenses brusques d'énergie. Sylvain Poirier et Ken Roy y ont trouvé un bonheur de danser d'une rare qualité, tandis que Sylvain Emard, interprète réalisé, y forgeait sa voie propre. Qu'on se souvienne des martèlements obsédants de Daniel Soulières, y

plombant de sa présence théâtrale une quasi-narration dansée.

Les Années de pèlerinage demeurent sa pièce la plus lumineuse. Sandra Lapiere, Lucie Boissinot, An-

neBruce Falconer y ont incarné des femmes tant aimées que leurs partenaires hommes, rivalisant de vitesse, n'évoquaient que tendresse, fidélité au couple enlacé. Liszt

n'était plus que danse, et la musique, fait exceptionnel chez cet esprit solitaire inspiré par lui-même, dépense laissée libre à l'interprète d'habiter.

Jean-Pierre,

Merci pour ces espaces habités d'humanité et de lumière, pour ces gestes inoubliables, pour nos perceptions avivées, pour avoir osé l'impossible, pour l'œuvre de ta vie.
Tes pas résonnent en nous...

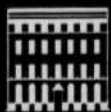


L'équipe et les membres de Circuit-Est centre chorégraphique : Louise Bédard Danse, Sylvain Emard Danse, Fortier Danse-Création, Le Carré des Lombes, Tedi Tafel, Catherine Tardif, Francine Gagné et Luc Ouellette.

*Se souvenir de l'homme, son sourire
Se souvenir de sa danse, son âme
À jamais dans nos mémoires*



ADIEU (1993)
Photographe : Michael Slobodian



L'AGORA DE LA DANSE
840, RUE CHERRIER METRO SHERBROOKE 514.525.1500
Réseau Admission 514.790.1245



Merci Jean-Pierre

R Q D

REGROUPEMENT QUÉBÉCOIS DE LA DANSE

Photo: œuvre chorégraphique de Jean-Pierre Perreault, *Piazza* (1988), commandée par le First New York International Festival of the Arts
Danseur : Sylvain Emard
Photographe : Philip Trager

• Hommage à Jean-Pierre Perreault •

Une urgence brutale

Sensations, émotions, intelligence du monde, Perreault a su en témoigner dans une œuvre riche et profonde

CHANTAL
PONTBRIAND
COLLABORATION
SPECIALÉ

Jean-Pierre Perreault est contemporain de notre post-modernité québécoise. Il le demeurera à travers une œuvre qui restera marquante par rapport à cette période qu'il a vécue et contribué à transformer. Il a œuvré à travers la danse. Ce n'est pas peu dire: la danse est un thermomètre du vivant, de la vie vécue, au singulier et au pluriel. Quelque chose de fort, d'urgent, de brutal aussi: on n'y échappe pas. La danse nous traverse, et la seule manière de s'en sortir, c'est de la traverser «elle», de se laisser prendre, puis de l'exorciser; de laisser surgir hors



de soi ce qu'on y trouve de plus enfoui, de plus secret. La danse fait parler le corps dans ce qu'il a de plus intime, de plus riche et de plus sacré. La danse fait émerger la singularité, ce don intimement enfoui à l'intérieur de nous. Elle porte au grand jour ce que chacun conserve au plus profond de lui-même, là où loge le cœur de l'imaginaire, le cœur de la vie: vie de sensations, vie d'émotions.

Sensations, émotions, intelligence du monde, Perreault a su en témoigner dans une œuvre riche et profonde. Chaque œuvre baignait dans le sombre, l'ombre de la nuit. Chorégraphe, il créait lui-même ses éclairages. Le sombre traverse cette œuvre qui a surgi des tréfonds d'un individu parmi nous, d'un parmi nous, d'un des



Les Ombres, une installation chorégraphique créée par Jean-Pierre Perreault en 2001.

ARCHIVES LE DEVOIR

nôtres. Dans le sombre, il est allé chercher quoi... sinon la vérité de l'un, de celui qu'il était parmi nous, parmi d'autres. L'œuvre de Perreault articule sans fin un rapport à l'autre. Les premières œuvres, que l'on pense au magnifique *Joe* (1983), créée au départ avec des étudiants, ou à *Stella* (1985), créée pour le premier Festival international de nouvelle danse, présentent de grands groupes d'hommes ou de femmes sur scène. Il est très rare de voir autant de gens sur une scène. Perreault avait une habileté notoire à manier la masse. Il faisait se déplacer ces grands groupes de manière sculpturale, déployant la mouvance humaine, faisant surgir des ténèbres la force collective, son impressionnante force. Mais au milieu de ce déploiement, majestueux par moments, terrible par d'autres, il laissait l'individu se manifester: une pointe d'humour par-ci, un geste singulier par-là, hors des mouvements réglés de la masse.

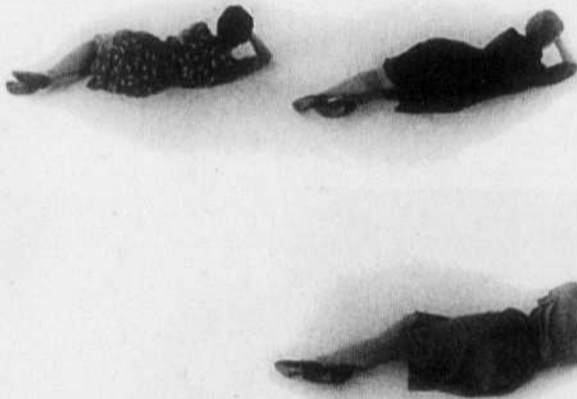
Dans les œuvres plus récentes, cette tension entre l'individu et le collectif a évolué. Alors qu'au début, il se laissait mobiliser par la

masse, le propos, avec la trilogie amorcée avec *Adieux* (1993), se déplace. La scénographie qu'il aimait également concevoir se complexifie. Il triture la scène, l'avance vers les spectateurs, la subdivise en compartiments. Il en fait de même avec la chorégraphie. La masse se fragmente; les nouvelles pièces existent pour de plus petits groupes de danseurs; les duos se multiplient. Chaque œuvre est un chapitre de plus dans une longue investigation du rapport à l'autre. Comme dans la vie, ce rapport n'est jamais résolu, et, avec chaque nouvelle œuvre, il repose la problématique et explore les moindres recoins des relations humaines. Le jeu ne se passe pas que sur la scène: il envahit la salle et engage le spectateur. Mais l'investigation de Perreault n'en demeure pas moins formelle. Nul n'est tenu de «participer», de plonger lui-même dans l'arène ou de se lancer sur la piste de danse. Devient «danseur» ici celui qui pense. Le spectateur est actif, grâce au dispositif mis en place pour lui.

Perreault crée des installations de danse (*L'Instinct*, 1994), au Musée d'art contemporain, puis, l'an dernier, *Les Ombres*, dans son propre espace, rue Sherbrooke. Il imagine des dispositifs où le spectateur est inclus dans l'espace scénique. Sa scénographie incorpore le spectateur. Il lui assigne une place spéciale, un espace conçu pour lui, lequel diffère de l'espace conventionnel de la salle de spectacle. L'installation inclut les spectateurs dans le spectacle. L'installation travaille la question du point de vue du spectateur, c'est-à-dire de son regard sur la danse, de sa manière de côtoyer la danse; elle explore des questions de proximité avec les danseurs. Elle interroge aussi par ce biais le rapport à l'autre. Cette fois, cela ne se passe pas seulement sur scène, comme dans les pièces des années 80 et avant. Tout le dispositif scène-salle est pris à partie. La communauté n'est plus virtuelle, figurée sur scène seulement; elle se rapproche de la communauté réelle mais aussi d'une interrogation sur ce qu'est la danse et du regard qu'on porte sur elle.

La danse de Perreault fait figure de témoignage et de pensée sur ce qu'est une collectivité dans le temps. Elle en pointe la complexité, et assurément la violence faite à l'individu par le collectif, par la nécessaire et incontournable vie en commun. Perreault fait courageusement face à cette violence dans son œuvre. Il a ainsi travaillé la brutalité de la vie quotidienne à travers la brutalité de la danse. L'urgence incontournable de l'une à travers celle de l'autre. Perreault, d'œuvre en œuvre, a réintroduit de la vie dans la vie, du mouvement dans la mouvance sourde et informe qui nous habite. Il a inlassablement montré, de pas en pas, comment l'individu surgissait de l'anonymat collectif. Comment l'urgence de la singularité de chacun surgit dans le geste et révèle, à la lumière sourde du jour, le potentiel du monde.

Chantal Pontbriand est directrice du Festival international de nouvelle danse et de la revue d'art contemporain Parachute.



Une scène de *Stella*, créée pour la première édition du FIND en 1985

Les milliers de pas qu'il aura guidés marqueront à jamais la culture québécoise.

Merci Jean-Pierre Perreault.



Photo: Delahaye

Photo: Michael Sebastian

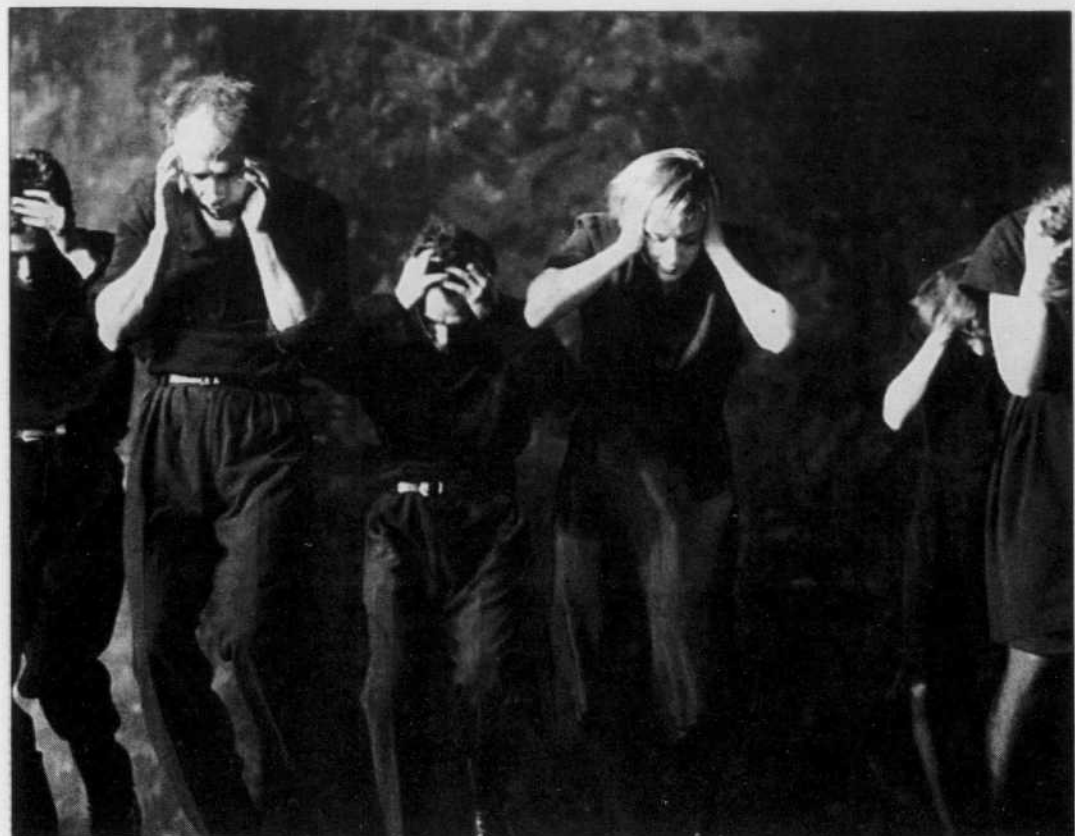
Photo: Michael Sebastian

Culture
et Communications
Québec

Culture
et
télé
pour ne
rien
manquer

L'AGENDA
chaque samedi

• Hommage à Jean-Pierre Perreault •



Nuit, une chorégraphie de Jean-Pierre Perreault.

ARCHIVES LE DEVOIR

Un artiste phare

Jean-Pierre Perreault a exercé une influence déterminante auprès de la génération de chorégraphes venant après lui. Le danseur Sylvain Émard, qui est du nombre, lui adresse ce salut d'artiste à artiste.

SYLVAIN ÉMARD
COLLABORATION
SPECIALE

Comme pour plusieurs personnes, mon premier contact avec l'œuvre de Jean-Pierre Perreault a eu lieu lors d'une représentation de *Joe* à sa création par les étudiants du département de danse de l'UQAM. Comme des milliers de spectateurs par la suite, j'ai été complètement séduit. C'était comme une révélation. La confirmation que l'art — dans ce cas-ci la danse — pouvait atteindre un pouvoir d'évocation immense. Plus que l'impact suscité par une distribution de vingt-quatre danseurs, c'était le tout magnifique que formaient la danse, la scénographie, la musique et la lumière qui emportait mon adhésion.



étaient admis à peine une trentaine de spectateurs, isolés de-

À ses yeux, la danse était victime de son propre succès. On la malmenait. La pression exercée sur les artistes était injustifiable. Il y avait de moins en moins de place pour la recherche et la notion de «produit artistique» s'imposait de manière endémique. Cela le désolait énormément mais le sentiment de découragement faisait vite place à la volonté de préserver cet espace de liberté que seule la création permet.

Jean-Pierre répliquait avec de fabuleuses installations où

vant un immense espace qui se transformait au gré des mouvements d'une douzaine de danseurs. C'était magique mais, on l'aura compris, très peu rentable. Qu'à cela ne tienne. Il en était là. Sinon, aussi bien tout arrêter. Même au moment où la maladie s'était installée de façon irréversible, sa détermination était impressionnante.

Son approche créatrice unique a influencé bon nombre d'artistes d'ici et d'ailleurs. Indéniablement, il a contribué à établir au pays des normes artistiques élevées. Le vide qu'il laisse derrière lui est à l'image de son amour pour la danse. Son apport est incalculable et les traces de son héritage vivront longtemps à travers les œuvres à venir.

Danseur, chorégraphe,
Sylvain Émard est
directeur artistique de
Sylvain Émard Danse.

Jean-Pierre Perreault

1947-2002

Par son talent et son travail acharné, Jean-Pierre Perreault a contribué à définir la danse contemporaine québécoise.

En plus de l'impressionnant legs créatif d'un répertoire chargé d'œuvres fortes, sensibles et singulières, empreintes d'une profonde humanité, Jean-Pierre Perreault laisse à la postérité un espace chorégraphique conçu pour la création, la recherche et la formation, résolument ouvert à la relève, qui est devenu une véritable référence dans le monde de la danse.

La vision de ce maître a contribué à l'enrichissement de notre vie culturelle et nous formons le vœu que ses efforts continuent à porter fruit.

Conseil des arts
et des lettres
Québec

Souvenirs d'étudiant

FRANÇOIS TOUSIGNANT

La mort de Jean-Pierre Perreault ne met pas que le monde de la danse dans le deuil. Hors de l'univers des danseurs, des chorégraphes et de tout le bataclan qui entoure la danse moderne — ou nouvelle, ou contemporaine —, il y a, surtout, celui des arts au sens large, là où travaillait vraiment Jean-Pierre Perreault. Je vivais à Hull et étudiais au Conservatoire de cette ville puis au département de musique de l'Université d'Ottawa. Je ne me souviens plus trop des dates précises. Ce n'est pas grave: je me souviens des événements.

Nous sommes au tournant des années 70. Comme le disaient mes amis anglophones, *Here comes the seventies*. Le Groupe de la Place-Royale et Jean-Pierre Perreault sont venus trouver refuge à Ottawa. Adolescent, on ne sait pas trop ce qui se passe. On va à un spectacle. L'image reste ancrée dans sa vie.

C'est une chorégraphie toute simple. Côté cour et côté jardin, deux écrans à l'avant du *proscenium*. Sur le fond, un autre écran. Le film commence.

Des images du désert américain, qui fascinaient tant Perreault. Puis on le voit, nu, dans le film, qui entre par le côté jardin sur une musique minimale. À la manière de ce que *Laterna Magika* nous a fait découvrir lors de l'Expo 67, le personnage filmé sort de l'écran. Jean-Pierre Perreault est là. Sur l'écran principal, la virtualité avant l'heure de l'image devient la réalité quand son ombre s'imprime sur le désert capté sur la pellicule avant de rentrer dans l'écran côté cour. Le personnage Perreault, retourné dans le film, achève discrètement sa traversée du désert de la scène comme une traversée de la vie. Quelque chose a changé.

Tout cela se travaillait depuis le modeste studio de la rue Sparks, cette rue piétonne que les gens d'Ottawa et les touristes appellent le Mail. Mine de rien, pour nous qui étions curieux, ce fut l'ouverture sur une drôle de vie.

Ce créateur hors du commun était un stimula-

teur incroyable et indescriptible, la notion même de génie ne se prêtant pas à la définition tant elle est galvaudée.

Je ne suis pas danseur, ni n'aime trop la danse. Pourtant, si j'avais à faire ici une chronologie, je dirais Lifar, Balanchine, Béjart, Caroline Carlson et Perreault. C'est qu'en haut du Canada's Four Corners, en plus de la danse, il a ouvert les oreilles de mes collègues et les miennes à bien de nouvelles situations musicales. Sur la scène de son studio ou sur celle du Théâtre du CNA (ou du Studio de cette même institution), il nous a ouvert les yeux sur une réalité insoupçonnée qu'il dévoilait sans orgueil, uniquement avec un désarmant naturel. Donc il dérangeait les conventions. Adolescents que nous étions, non seulement cela nous poussait plus loin, nous étions entraînés dans le sillon de l'inconnu.

Grâce à lui, Ottawa est vite devenu une capitale de la danse tout court, la vraie, celle qui ne joue pas des modes mais qui savait montrer, grâce à l'élan discret de Perreault, ce qu'il y avait de solide et de vrai, le danseur vivant toujours dans la légère grâce du moment, ce qu'un Rilke trouvait de plus profondément vivant.

Il est des créateurs qu'on croit connaître intimement sans les avoir profondément côtoyés dans le privé. Jean-Pierre Perreault était de ceux-là. Non seulement trouvait-il de nouvelles solutions aux questions qu'il se posait sur la communication artistique, mais il suscitait aussi que ceux qui allaient voir ses spectacles, qui assistaient aux ateliers et aux répétitions, se questionnent sur leur devenir propre.

Cette manière de faire l'art nous a tous marqués. Il était danseur, oui, chorégraphe, certes, mais d'abord et avant tout artiste généreux que toute une génération adore toujours. De son havre outaouais, il a tant donné qu'il serait dommage qu'on omette cette portion de vie si riche. Si les danseurs doivent, tôt ou tard, abandonner leur corps, leur esprit, lui, souffle toujours sur nous.

Nous rendons

hommage à l'artiste

incomparable, l'homme

exceptionnel que fut

Jean-Pierre Perreault.

Son œuvre marquante

nous inspire et nous invite

au dépassement.

Jacques M. Saint-Denis
Président et chef de la direction

CELMEB

www.celmedbio.com

Jean-Pierre Perreault,
un monument
de la culture
montréalaise

« Montréal perd un de ses plus grands créateurs... visionnaire, précurseur, rassembleur...
l'écho de ses pas retentira toujours à Montréal »

Helen Fotopulos, membre du comité exécutif, responsable de la Culture et du Patrimoine

Ville de Montréal

Hommage à Jean-Pierre Perreault

Un homme d'action

En 1984, Jean-Pierre Perreault fut l'un des cofondateurs du Regroupement québécois de la danse. Née de la nécessité, une telle action politique a toujours accompagné sa pratique de créateur, comme le rappelle ici l'actuelle directrice de l'organisme, soulignant par là un autre aspect de l'héritage laissé par le chorégraphe.

CHANTALE CARON
COLLABORATION
SÉRIALE

Un géant vient de disparaître, mais son âme reste présente dans le cœur des professionnels de la danse. C'est ce que je constate en observant ces gens de la danse qui m'ont accueillie récemment pour diriger le Regroupement québécois de la danse. Sans avoir eu la chance de connaître personnellement Jean-Pierre Perreault, je découvre que ce génie créateur, issu d'une famille modeste que rien ne prédisposait à une carrière artistique, fut le précurseur d'un modèle de réussite dans le milieu embryonnaire de la danse du Québec tel qu'il apparaissait dans les années 80.

Artiste phare dans la grisaille d'une discipline désarticulée et sans voix, Jean-Pierre Perreault avait la générosité de porter, en plus du poids de la réalisation de ses œuvres, la mission d'un développement vigoureux de la danse professionnelle québécoise. «Il était extrêmement soucieux du statut des danseurs et c'est par profonde conviction qu'il s'est totalement investi, pour faire en sorte que la danse contemporaine soit enfin reconnue comme discipline à part entière», récite à l'envi Vincent Warren, conservateur à la bibliothèque de l'École nationale de ballet contemporain, à ses élèves.

Il faut se rappeler que, durant les années 80, il y avait très peu de compagnies de danse au Québec. Il



MICHAEL SLOBODIAN

Une scène d'*Instinct*, de Jean-Pierre Perreault, chorégraphe des grands espaces.

Hommage de l'Assemblée nationale

Je ne m'intéresse pas à l'art,

a dit Jean-Pierre Perreault

en entrevue en mars 2000,

mais à la vie!

On se souviendra

de sa simplicité,

lui qui était pourtant

un grand parmi ses pairs,

de son amour des gens délaissés,

mal aimés. Son œuvre était

empreinte d'humanité.

Son départ nous peine.

Merci à Jean-Pierre Perreault.

Louise Harel

Louise Harel
Présidente de l'Assemblée nationale



devenait donc impératif pour cette discipline de se faire entendre au niveau politique afin de pouvoir se doter d'une structure permanente permettant d'améliorer les conditions d'exercice de la profession et mettant en valeur les ressources existantes, tant humaines que matérielles. En octobre 1984, le Regroupement québécois de la danse fut créé dans ce but. Toute une génération de professionnels de la danse, dont Gaétan Patenaude, premier directeur général du Regroupement québécois de la danse, ainsi que Daniel Soulière, de Danse Cité, se souviennent de sa fougue lorsqu'ils ont collaboré avec Jean-Pierre Perreault à la fondation de l'organisme. Rassembleur et visionnaire, le premier président livrait alors un message percutant qui fut l'un des éléments déclencheurs du développement de la profession:

«La création du Regroupement est une étape cruciale pour la mise en commun de nos énergies qui nous permettra de nous assumer en tant que milieu et de contrôler de façon éclairée notre destinée plutôt que de la subir.»

C'est avec émotion aussi que Sylviane Martineau, qui a dansé 15 ans pour le chorégraphe, se souvient de lui: «Il était un homme rigoureux et exigeant, qui avait la volonté et l'engagement d'ouvrir cet art sur une nouvelle réalité dépassant largement les pas dans l'espace, favorisant aussi la beauté des corps de toutes les formes et de tous les âges.» Avant-gardiste, Jean-Pierre Perreault laisse un répertoire qui a inspiré et continuera d'inspirer d'autres créateurs pour les généra-

tions à venir. «Si le chorégraphe des grands espaces a parfois manqué de moyens financiers pour créer, il n'a certes pas manqué de courage», affirme Paul-André Fortier, également membre fondateur du Regroupement québécois de la danse.

L'héritage de Jean-Pierre Perreault est composé d'œuvres magistrales, à l'image du personnage. En plus de la Fondation Jean-Pierre Perreault, ce magnifique temple dédié aux professionnels de la danse, situé dans l'ancienne église anglicane au coin des rues Sherbrooke et de Lorimier, l'action de l'artiste donne à penser que la prise de parole publique de la danse saura trouver écho auprès des élus politiques.

Tout récemment, et ce malgré la fragilité de son état de santé, Jean-Pierre Perreault s'est rendu à Ottawa pour recevoir une ultime récompense lors de la remise des prestigieux prix des arts de la scène du Gouverneur général du Canada. Ce geste est un honneur qui rejaille sur l'ensemble du milieu de la danse, mais pour que la récompense ne soit pas purement symbolique, encore faut-il que la danse soit! Elle est, incontestablement, mais si elle est appelée à se développer, c'est bien parce que des artistes comme Jean-Pierre Perreault ont compris l'importance d'une action politique dans le milieu et n'ont pas ménagé leur peine à cet égard.

Chantale Caron est directrice générale du Regroupement québécois de la danse.

Jean-Pierre,

Nous conservons vive la mémoire des projets partagés.

PP

pierre thibault architecte
www.pthibault.com
qc 418-694-1377 - mtl 514-849-4455

uqam.ca

L'UQAM rend hommage à
Jean-Pierre Perreault



Les professeurs et le personnel du Département de danse, de la Faculté des arts et de l'UQAM qui ont connu et apprécié Jean-Pierre Perreault, désirent lui rendre un dernier hommage. Ce grand créateur, à la fois chorégraphe, scénographe et professeur, continuera d'inspirer longtemps les artistes d'ici et d'ailleurs.

UQAM

In memoriam

JEAN-PIERRE PERREULT

Jeudi dernier, une foule a fleuri la scène de l'espace chorégraphique Jean-Pierre Perreault : autant de Joe et de Stella ont répété le même geste pour marteler la tristesse collective de milliers de personnes, pour adresser un dernier hommage à cet artisan et grand poète de la danse contemporaine.

Au fil des décennies, la voix puissante de Jean-Pierre Perreault a construit un espace où se répercuteront à jamais, et pour des générations et des générations de créateurs, lumière, sons et gestes. Porté par une vision unique, Perreault, chorégraphe d'exception, a insufflé à une forme d'art un mouvement original et originel. Il a transmis au public, à ses étudiants et à la communauté artistique, un vocabulaire riche et imagé, plus encore, des œuvres porteuses des mots d'humanité. Son passage, tout comme sa mort, seront perçus sous le mode du bouleversement.

Il y a plus d'une trentaine d'années, Jean-Pierre Perreault, jeune danseur, témoignait d'un goût passionné et communicatif du risque de créer.

Et, pour nous, la danse fut.

Merci Jean-Pierre Perreault,

Le président,

Jean-Louis Roux, C.C.

La directrice,

Shirley L. Thomson, C.C.

Conseil des Arts
du Canada



Canada Council
for the Arts

• Hommage à Jean-Pierre Perreault •

Dessiner l'espace

Les arts visuels: un aspect méconnu dans l'œuvre de Jean-Pierre Perreault

LAURIER LACROIX
COLLABORATION
SPÉCIALE

À l'instar de plusieurs chorégraphes contemporains, Jean-Pierre Perreault s'est impliqué dans l'ensemble des éléments qui forment la représentation. Musique et sonorités, décor, éclairage constituaient des parties essentielles de sa conception scénique. S'il s'est associé à de proches collaborateurs, il a grandement contribué à définir la nature de la commande et il a souvent conçu seul la totalité du spectacle réalisé en collaboration avec les danseurs. Le dessin et la peinture accompagnaient cette démarche qui faisait mieux saisir et nommait l'espace du plateau, pour lui l'espace du monde.

Insatiable dessinateur

La part visuelle de la chorégraphie était pour Perreault indissociable du mouvement. Pour lui, la danse ne pouvait se penser sans les caractères physiques de la scène (dont les célèbres plans inclinés et les hauts modules déplaçés à vue par les danseurs) et les transitions de lumière, tantôt diffuses ou brutales, dans lesquelles elle baignait. Chez Per-

reault, une abondante production dessinée et peinte prépare et accompagne la danse encore à inventer. Cette recherche s'inscrit certes dans le cadre de ses préoccupations artistiques, liées à l'environnement chorégraphique: études de lumières, de mouvements et d'espaces, et elle prend une part d'autonomie de plus en plus grande au fil des ans. À feuilleter les dizaines et dizaines de carnets de croquis qu'il a laissés, à voir ses très nombreux dessins et tableaux, on peut conclure qu'il y a chez Perreault une pensée plastique tout aussi fertile que son travail chorégraphique.

Autodidacte, Perreault s'est surtout formé par une fréquentation directe des lieux, des monuments et des œuvres, lors de ses nombreux voyages en Asie, en Europe et aux États-Unis. Curieux, il a exploité l'ensemble des techniques disponibles (fusain, encre, gouache, aquarelle, photographie rehaussée, collage...) dans toutes leurs variantes. Le trait dessiné et le geste peint sont toujours affirmés dans ses compositions, qui témoignent toujours d'une énergie concentrée et d'une émotion directe. Ses observations et ses expérimentations portent fréquem-



GUY L'HEUREUX / ©FONDATION JEAN-PIERRE PERREAULT

Sans titre, vers 1996, encre et aquarelle de Jean-Pierre Perreault.

ment sur une étude de l'espace construit, le mur, tracé dans l'infini de la couleur. L'artiste multiplie les stratégies afin de prolonger et d'étendre l'espace pictural. Les effets de profondes perspectives ou encore l'éclatement de la surface au-delà de la feuille lui permettent de mieux circonscrire de menus signes graphiques qui constituent autant de formes ou des figures isolées ou regroupées dans ces étendus démesurés.

Parfois le regard se perd dans l'espace plus serein de la feuillée de grands arbres ou sur un ciel rempli de nuages. Toujours on note cette démesure dans laquelle le personnage apparaît encore plus solitaire, aux prises avec un rêve ou une perception qui l'absorbe et le dépasse.

Notes de travail ou œuvres indépendantes?

À cause de sa diffusion limitée et de la condition de son créateur, les dessins et tableaux de Perreault posent plusieurs questions quant à leur statut et à leur place dans une histoire de l'art contemporaine au Québec. Tout comme il sera bientôt difficile de bien saisir son apport au monde de la danse, car cette évaluation repose sur le caractère éphémère du spectacle, qui permet d'en faire revivre l'émotion et l'intérêt; de la même façon, la connaissance de la dimension picturale de son travail, encore grandement inconnue, mérite d'être diffusée.

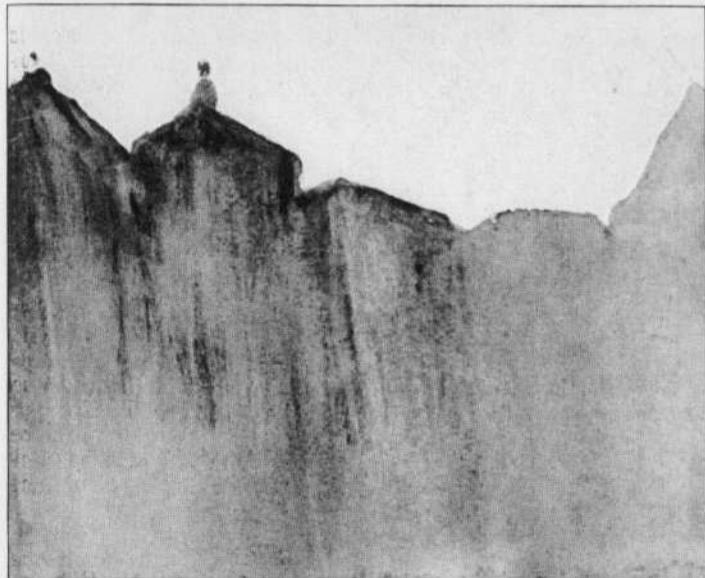
Si Perreault considérait que son œuvre formait un tout, force est de constater que cette riche production visuelle se dé-

tache de l'ensemble de sa création. Il me semble possible de lire ces compositions non seulement comme un travail préparatoire pour la scène, mais comme une œuvre en soi, participant à la réflexion d'un créateur dont le champ d'expertise et d'excellence s'exprime ailleurs, mais dont l'activité de dessiner et de peindre n'est pas uniquement ancillaire à cette grande recherche.

Notre regard est altéré par le fait que cette partie de son œuvre est difficilement accessible. L'essentiel de cette production a été peu vu, les expositions se déroulant dans des lieux spécialisés, lors des spectacles. Son travail a été peu collectionné et il est conservé presque en totalité à la Fonda-

tion Jean-Pierre Perreault. Qui plus est, Perreault n'a pas été reconnu comme un professionnel des arts plastiques, cette partie de son travail ayant été occultée et n'ayant pas encore trouvé place dans les collections publiques. Autant on souhaite que les chorégraphies de Perreault s'inscrivent dans le répertoire, autant on peut espérer que l'on découvre les qualités plastiques de son projet créateur.

Professeur d'histoire de l'art à l'Université du Québec à Montréal, Laurier Lacroix a participé à la publication de l'album Jean-Pierre Perreault - Regard pluriel (Les Heures bleues, 2001).



GUY L'HEUREUX / ©FONDATION JEAN-PIERRE PERREAULT
Projet, 1999, une aquarelle de Jean-Pierre Perreault.

Hommage à Jean-Pierre Perreault

Pour son *Génie*, pour son *Oeuvre*,
et pour *l'héritage exceptionnel*
qu'il a laissé à la danse, au Québec et
dans le *Monde*



Desjardins

Caisse d'économie
Desjardins de la Culture

Caisse d'économie
Desjardins des Travailleuses
et Travailleurs (Québec)

Le Musée d'art
contemporain de
Montréal rend hommage à
**Jean-Pierre
Perreault.**

Toutes ses créations seront
désormais pour nous des
«années de pèlerinage».

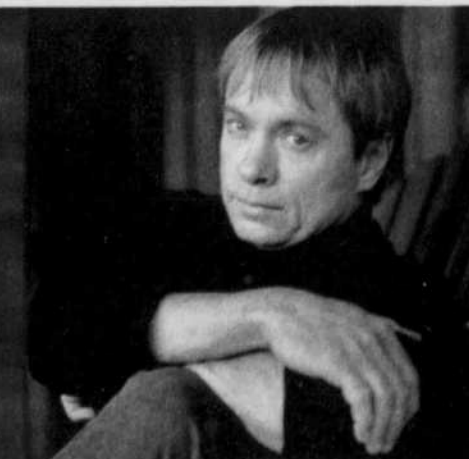
MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Québec

Jean-Pierre Perreault

1947 - 2002

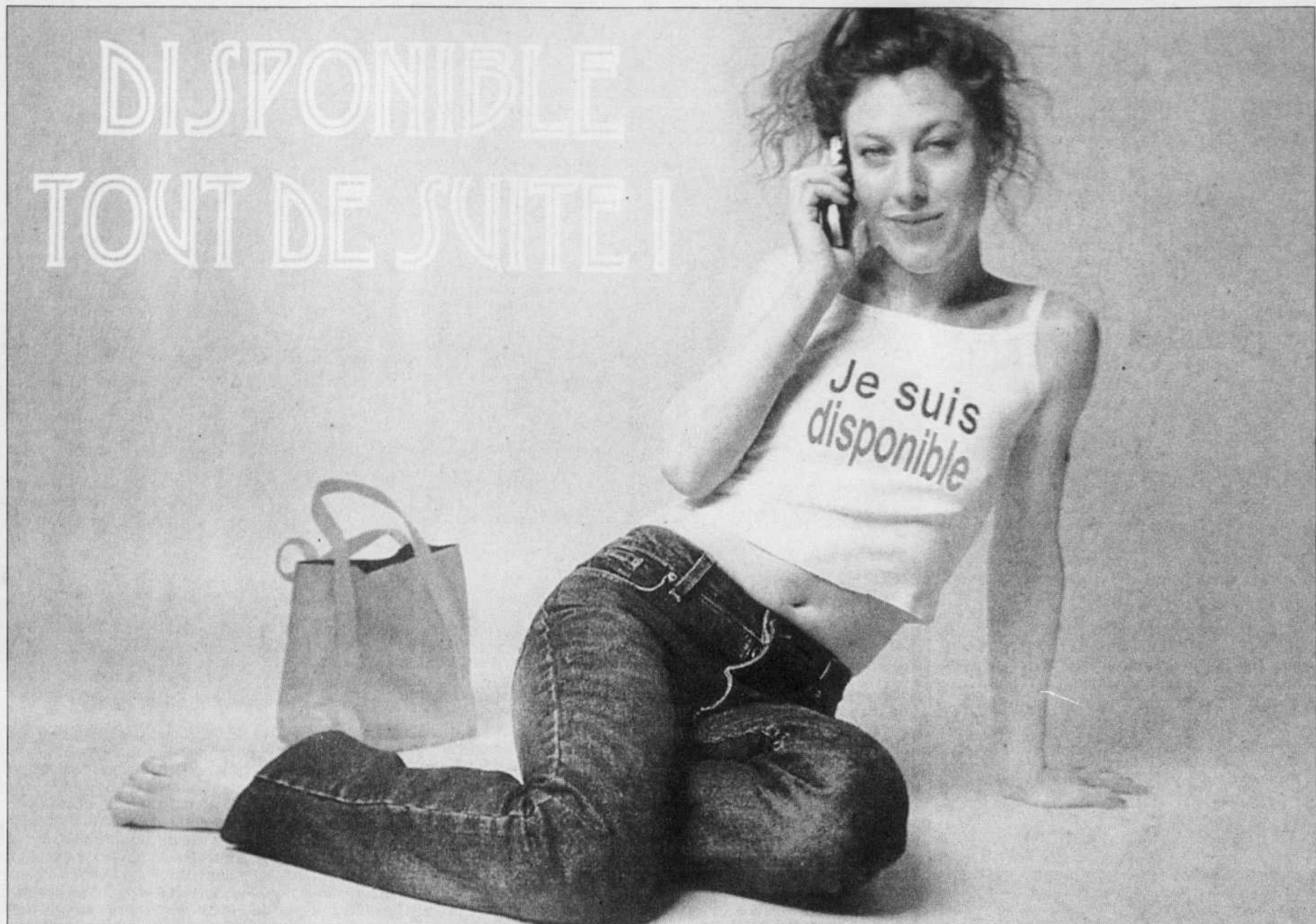
CONSEIL DES ARTS
DE MONTRÉAL

Le Conseil des arts de Montréal rend hommage à ce créateur exceptionnel
et à l'héritage chorégraphique qu'il nous laisse.



◆ LE DEVOIR ◆

DE VISU



Disponible tout de suite! de Nadine Norman.

HARRY ZERNIKE / © NADINE NORMAN

Miroir aux alouettes

Nadine Norman s'amuse à brouiller les stéréotypes

JE SUIS DISPONIBLE. ET VOUS ?

Nadine Norman
Musée d'art contemporain
de Montréal
185, rue Sainte-Catherine Ouest
Jusqu'au 26 janvier

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Ce n'était qu'une question de temps, semble-t-il, pour que Nadine Norman se retrouve au Musée d'art contemporain de Montréal (MACM) dans une exposition solo. Déjà de la programmation de l'événement *Artité* du MACM en 2001, avec un énoncé des plus ambigus, *Pierre, lèche ma vitre!*, Norman est celle qui avait fait craquer le *Tout-Paris* en présentant, en 1999, l'agaçant *Call Girl*, au Centre culturel canadien.

Au MACM, dans une salle maquillée pour l'occasion, Norman a recours au genre de la *conversation piece* pour revenir une fois de plus sur les stratégies bon marché de mise en marché des modèles féminins. Salon d'une luxure à peine suggérée, les murs de la salle du musée sont placardés d'affiches colorées où l'artiste se met en scène, vêtue du «baby shirt» de circonstance. À l'entrée de la salle, petit truc efficace: Norman, en photographie, porte un t-shirt sur lequel sont clairement exposées ses intentions: «Je suis disponible». Au dos du court gaminet, une question: «Et vous?»

L'exposition, comme pour *Call Girl*, table sur l'accroche. Prenant les devants, Norman lance une invite dont l'issue dépend de la réceptivité de celui ou celle à qui elle s'adresse. Sur les images disséminées dans la salle, où l'artiste joue ouvertement la carte de la séduction, une campagne publicitaire en entier se déploie, sans que son objet soit jamais nettement défini. Sur une affiche dont le texte annonce «Je peux le faire», Norman souffle des bulles de savon. Ailleurs, l'artiste se dit «disponible tout de suite» ou affirme que «la tienne est la mienne». Encore, elle promet un «capital gain, no pain!» et annonce que tout cela sera «prochainement chez vous».

Ailleurs, au gré d'une formule proche de celle utilisée pour l'exposition *Call Girl*, une affiche énumère les rôles traditionnellement associés à la femme, en cercle telle une rose des vents, comme s'il ne restait qu'à choisir:

nana, lolita, poulette, muse, tigresse, salope, grue, dominatrice, allumeuse, chienne, garce, etc.

Plus loin, le visiteur est invité à entrer dans une petite salle de cinéma aménagée sur les lieux. À l'intérieur, il peut assister à une cascade de bandes-annonces qui poursuivent le travail amorcé par les images fixes précédemment croisées. Les slogans aguicheurs des affiches sont repris, accompagnant des images où Norman se livre à des jeux de rôles qui dépeignent différentes personnalités et attitudes féminines. À ce petit jeu, Norman ne rate pas sa cible en ceci qu'elle brouille les stéréotypes rattachés aux images des femmes, en leur assignant des traits en règle générale plus ou moins compatibles. Par exemple, la ligne «Je peux le faire» accompagne une scène de jardinage.

Vider l'objet

L'efficacité de la proposition de Norman ne tient qu'à quelques détails. L'ensemble tient à une promesse. De toute évidence, l'artiste parasite les formulations du marketing, simule une offre à laquelle le «consommateur» n'a qu'à répondre. La stratégie n'est pas nouvelle. Elle parasite et vampirise des manœuvres depuis belle lurette exploitées par la publicité. Si elle utilise le corps, le sien, comme leurre, ce sont les visées derrière cette amorce qui demeurent volontairement imprécises.

En effet, Norman a le bonheur de vider l'offre de son objet. Dans un tel contexte, celui du musée, toute œuvre est une invite. Tout objet est une proposition à participer à un échange. Chaque station, chaque arrêt correspond à

la fois à une offrande et à une demande, celle de dépenser du temps, d'investir de son existence afin de s'engager dans une sorte de troc entre l'objet convoité par le regard et le dépositaire de ce regard.

Ici, Norman promet des choses sans qu'on sache au juste de quelle nature est l'échange. La stratégie joue sur ces messages sans équivoque que l'on retrouve sur Internet dans des sites pornographiques qui font jurer à toutes ces filles qu'elles ne sont là que pour vous. Les échanges au musée resteront bien évidemment à l'intérieur des limites des bonnes mœurs.

Mais échange il y a, si vous êtes bien sûr perméable à l'offre. La particularité étant que les «services» de la jeune femme n'ont rien de sollicités et que l'adresse, dans le domaine de la drague, peut paralyser celui ou celle qui se sent dépossédé de l'initiative. Pourtant, cette initiative, c'est bien la vôtre, celle d'aller au musée. Le travail de Norman exploite les fantasmes. Sans rien dire, elle laisse ouverte la proposition tout en mettant en jeu son corps et, éventuellement, le nôtre.

Comment? Chaque mercredi soir, après 18h, Norman propose une «rencontre vivante» aux visiteurs du musée. De plus, un

autre espace de rencontre est à la disposition des internautes, qui s'enregistrent dans l'espoir, sans doute, de profiter de la vente de cette disponibilité. Car au bout du compte, c'est ce que vend Norman, de la disponibilité, sans que l'activité soit davantage précisée. Une fois filtrés, les inscrits pourront être reçus par Norman, dans le salon aménagé dans la salle du musée. C'est alors que s'incarne la répartition attendue par l'artiste alors qu'elle nous relance avec son «Et vous?».

Comme le remarque la responsable de l'exposition pour le compte du Musée d'art contemporain de Montréal, la conserva-

trice Sandra Grant Marchand, *Je suis disponible. Et vous?* participe d'une «esthétique participative», entrée dans les mœurs artistiques dès les années 60. En quelque sorte, avec cet appel lancé à quiconque se sent à la hauteur et se croit disponible, l'artiste fait en sorte que l'œuvre soit complétée par la rencontre sollicitée. En utilisant le langage connu de la réclame, Norman s'immerse dans le circuit des attentes colonisées par les charges constantes du marketing. Et c'est probablement là, dans cette manière relativement simple de faire signe, qu'elle touche à un certain degré de pertinence.

TABLEAUX RÉCENTS

Richard
MORIN

HOMMAGE À

Marcelle
FERRON

JUSQU'AU 21 DÉCEMBRE

GALERIE SIMON BLAIS

5430, boul. Saint-Laurent H2T 1S1 514-649-1165 Ouvert du mardi au vendredi: 10h à 18h, samedi: 10h à 17h

Éric Bertrand & Josiane Saucier

Fragments d'êtres

Du 28 novembre 2002 au 11 janvier 2003

Galerie Yergeau-du Quartier Latin
2060 Joly (entre St-Denis et Sanguinet), Montréal
Tél.: 514-843-0955Du mardi au samedi de 13h à 17h
Ou sur rendez-vous

Le musée de la nostalgie

Oeuvres récentes de Claudia Baltazar

Jusqu'au 12 janvier 2003

mardi et mercredi : 13 h à 20 h 30

jeudi et vendredi : 13 h à 18 h

samedi et dimanche : 12 h à 17 h

* Fermée les 24, 25, 26, 31 décembre 2002, et les 1^{er} et 2 janvier 2003

Entrée libre

Maison de la culture Rivière-des-Prairies

Salle d'exposition de la bibliothèque

Rivière-des-Prairies

9001, boulevard Perras

Renseignements : 514-872-9814

www.ville.montreal.qc.ca/maisons

Ville de Montréal

LE CENTRE D'EXPOSITION
DE BAIÉ-SAINT-PAUL

21 SEPTEMBRE 2002 - 5 JANVIER 2003

HÉLÈNE ROY

Des chants comme des pensées lâchées par le souffle



Hélène Roy, Chant sixième - Une singulière rencontre. Album n. 6 (détail), 2001-2002. Peinture et craie sur papier. 66 x 150 cm. Photo: Paul Cimon.

La boutique du Centre d'exposition
nous offre à l'occasion des Fêtes
une gamme de nouveautés...

23, RUE AMBROISE-FAFARD BAIÉ SAINT PAUL (QUEBEC) G3Z 2J2
T (418) 435-3681 F (418) 435-6269
WWW.CENTREDART-BSP.QC.CA CARTBSP@CHARLEVOIX.NET

LE CENTRE D'EXPOSITION EST SUBVENTIONNÉ PAR LE MINISTÈRE DE LA CULTURE
ET DES COMMUNICATIONS DU QUÉBEC